

BLAGNAC, QUESTIONS D'HISTOIRE

- *Germaine Ricard*
 - *Blagnac au Siècle d'Or*
 - *Autour d'une assiette*
 - *Blagnac rural d'hier et d'aujourd'hui*



TABLE des MATIÈRES

| | |
|------------------------------------|-----------|
| Germaine Ricard | 1 |
| Jean-Pierre Vernant | 7 |
| Blagnac au Siècle d'Or | 11 |
| Autour d'une assiette | 16 |
| Hélicostat | 23 |
| Blagnac rural au passé | 26 |
| La vie à la ferme vers 1930 | 35 |
| Blagnac rural aujourd'hui | 36 |
| La route de Grenade | 42 |

Responsable de publication : Alain Lauret

Comité de Rédaction : Lucien Alemanni - Suzanne Béret - Daniel Bonzom - Josiane Estélé
Georges Lapoutge - Alain Lauret - Jean-Louis Rocolle - Jacques Sicart - Jeannette Weidknet

N° ISSN : 1169-4408

Revue éditée par l'Association " **Blagnac Histoire et Mémoire** "



Siège Social : 97, Vieux Chemin de Grenade - 31700 Blagnac

A LA MÉMOIRE DE NOTRE DIRECTRICE DE PUBLICATION ...



GERMAINE RICARD
(13 octobre 1918-22 janvier 2007)

Avant de rendre hommage à l'engagement de Germaine Ricard et à son courage durant l'Occupation avec le témoignage de Monique Kermel, nous nous proposons de mieux la connaître en dehors de ses exploits.

Germaine naît à Blagnac en 1918 d'un père employé dans une usine de chaussures à Toulouse et d'une mère blanchisseuse. Dernière d'une fratrie de trois et seule fille, elle est choyée par ses parents et

ses deux frères aînés.

Comme toutes les petites Blagnacaises, elle va à l'école place Jeanne Hérisson jusqu'à l'obtention de Certificat d'Études. Jeune adolescente, elle aide sa mère dans son métier de blanchisseuse. Elle fréquente alors les milieux bourgeois de Toulouse. En effet, Catherine, sa mère, a une très bonne clientèle assez « huppée » : grand hôtelier, coiffeur réputé, fabricant de biscuits de renom... Cette femme énergique, dynamique, déterminée, est la seule Blagnacaise, dans les années trente, à posséder une camionnette et à conduire. Elle abandonne très vite la charrette du roulier pour livrer elle-même, ainsi motorisée, le linge à Toulouse.

A son contact, Germaine acquiert une force de caractère peu commune. Après leur dure journée de labeur, toutes les deux aimant la danse et se moquant des ragots, vont au « Marathon » à Toulouse ; ce qui dénote une grande ouverture d'esprit.

Malheureusement l'état de santé de Germaine ne lui permet pas d'aider sa mère très longtemps. Bien soignée et guérie, vers l'âge de 18 ans, elle entre comme vendeuse dans un magasin de sports, rue Lafayette à Toulouse. Il n'y en avait que deux à cette époque et les propriétaires étaient frère et sœur.



légende

Dans cette boutique où elle a quelques responsabilités, Germaine rencontre les jeunes sportifs, membres de la « Ligue Française des Auberges de Jeunesse » dont elle fait vite partie. Laisée très libre par ses parents (ce qui n'est pas du tout courant à l'époque), elle participe à leurs sorties à vélo et, éventuellement, les organise : à St Antonin Noble Val, à Portet -Puymorens et même en Provence...



Dès 1940, Pétain supprime ces auberges. Germaine et les autres adhérents se retrouvent sous une forme autorisée, « les Camarades de la Route » par exemple, continuent leurs escapades, toujours dans le même esprit fraternel, émancipé, engagé qui fait de ces groupes une pépinière de futurs Résistants.

Lorsque le magasin ferme, Germaine trouve une place dans une teinturerie, rue des Tourneurs à Toulouse. Ayant eu un différend avec le patron à propos de la cigarette (elle aimait beaucoup fumer), elle est licenciée. Elle accepte alors de travailler dans l'atelier d'une autre teinturerie qui ferme peu après. Quelques mois plus tard, elle entre comme femme de service dans la maison pour personnes âgées appelée aujourd'hui « Tiers Temps » et y reste jusqu'à sa retraite.

Ironie du sort, c'est dans cet établissement que, bien des années après, elle finira sa vie !

Le Comité de rédaction

AU REVOIR GERMAINE

Madame Germaine Ricard est partie...

Je la connaissais, elle ne faisait pas partie des relations de la famille mais je me souviens toute petite de l'avoir croisée avec l'ancien maire de Blagnac Jean-Louis Puig dont elle était la compagne, le dimanche, au café restaurant « chez Canal », où mes parents allaient parfois prendre l'apéritif après la messe : nous les saluions et je la trouvais très jolie.

Après avoir été nommée directrice de la bibliothèque de Blagnac, j'avais écrit quelques articles sur l'histoire de Blagnac, dont un sur les lavoirs à Blagnac et Germaine, qui avait été blanchisseuse m'avait renseignée sur ce dur travail des femmes de son époque elle avait d'ailleurs permis au photographe de la mairie Thomas Alonzo de photographier son lavoir rue de Fonsorbes.

Je décidai en juin 1980 d'organiser une exposition sur la Résistance et la vie quotidienne à Blagnac sur l'Occupation.

Je m'adressai d'abord à Monsieur Robert Caussat, ancien résistant déporté à Dachau aujourd'hui citoyen d'honneur de la Ville de Blagnac, qui je le savais possédait une collection très riche de cette période (livres, photographies, revues, témoignages...) pour tous les publics...

Il me confia tous les documents dont j'avais besoin.

Mon père me conseilla de contacter le docteur Contie ancien résistant, et le maire de l'époque, Monsieur Jacques Puig fils et successeur de Jean-Louis Puig, (ancien Résistant, médaillé de la Résistance, ancien maire de Blagnac). Lui, me conseilla de rencontrer Germaine Ricard, car elle possédait tous les renseignements concernant les faits de résistance de son père.

J'allai donc la trouver. C'est ainsi que je l'ai mieux connue. Non seulement elle mit à ma disposition et de bonne grâce tout ce qu'elle possédait mais elle m'aida à présenter les papiers, photographies, toujours disponible lorsque j'avais besoin d'elle et toujours de bon conseil.

Cette exposition, intitulée « Résistance-Déportation, vie à Blagnac sous l'Occupation » valorisée par une conférence-débat sur « la Résistance dans les usines d'aviation » présidée par le Colonel Ravanel ancien chef régional des forces Françaises de l'Intérieur fut un succès. Elle se tint à l'ancienne bibliothèque du 10 au 28 février 1981.

J'avais réalisé un catalogue de l'exposition avec l'aide de M. Caussat dans lequel je consignais le témoignage de quelques habitants de Blagnac et Germaine gentiment accepta de me confier quelques souvenirs notamment celui de sa participation au maquis de Saint-Lys (1944).

J'appris à mieux connaître Germaine et à l'apprécier : je découvris une militante, femme d'action engagée dans des luttes citoyennes toujours prête à rendre service, courageuse et femme de progrès.

Elle m'apprit qu'elle avait été dans les auberges de jeunesse, à l'époque, ces auberges de jeunesse étaient le foyer de jeunes progressistes et elle l'était !!!

Elle me raconta qu'elle n'avait pas accepté la défaite de 1940 et qu'elle était entrée dans la Résistance et plus tard dans un réseau : le réseau Andalousie.

Ce réseau ayant été dénoncé et son chef déporté ou mort fusillé elle avait dû aller récupérer en plein midi, au péril de sa vie, la machine à écrire du groupe ainsi que des documents compromettants qui se trouvaient dans la vitrine d'un magasin, rue Alsace-Lorraine à Toulouse, face au jardin du Capitole, pour qu'ils ne tombent pas aux mains de la police de Vichy. Elle me disait avoir eu peur, mais il fallait le faire me dit-elle !!!

Très modeste, elle parlait très peu de cet acte courageux considérant qu'elle n'avait fait que son devoir comme lorsqu'elle avait aidé à cacher des Juifs ou des Anglais...

A Blagnac, elle servait d'agent de liaison avec Vergès qui avait dû se réfugier à Grenade depuis que les Allemands l'avaient chassé de son restaurant, boulevard Firmin Pons.

Elle avait aussi participé à la lutte au sein du Maquis de Saint Lys en 1944. L'exposition terminée, à l'initiative du colonel Ravanel nous formâmes une première équipe, Germaine, monsieur Caussat, le docteur Contie et le colonel Ravanel ayant pour objectifs de continuer le travail ébauché à la bib-



Auberges de Jeunesse

liothèque lors de cette exposition (explication de la Résistance, diffusion de « l'esprit de Résistance » et pour cela, travail avec les enseignants, rencontres dans les classes, contacts avec les anciens résistants de Blagnac) et aussi de préserver et mettre en valeur la précieuse collection de M. Causat.



5 personnages

Très vite, nous pensâmes qu'il était nécessaire de constituer une association pour réaliser ces objectifs..

Serge Raveland rencontra M. le Maire Jacques Puig pour lui faire part du projet.

M. le Maire intéressé, se montra coopératif et assura le colonel Raveland du soutien de la municipalité à la création de la future association à condition que soit créée dans l'association même une commission : Histoire de Blagnac.

C'est ainsi que fut créé le CERRAVHIS (Centre d'études et de Recherche sur la Représentation Audio-Visuelle de l'Histoire) sous la présidence d'honneur du colonel Serge Raveland et de M. le Maire..

Le directeur en fut un professeur de l'Ecole Supérieure d'Audio-Visuel de l'Université Toulouse-Le Mirail : Jean-Louis Dufour.

La présidente fut nommée à l'unanimité : Germaine Ricard.

Quant à moi par ma position de bibliothécaire de la Ville de Blagnac, licenciée en histoire géographie, je fus désignée pour m'occuper de l'Histoire de Blagnac.

Au début les réunions se firent à l'ancienne bibliothèque, puis chez Germaine qui nous accueillait toujours avec le sourire, et toujours quelques friandises.

Plus tard, la mairie mit à notre disposition la « Maison de l'histoire » actuellement « Maison des expositions » place des Arts, et nous nous rencontrâmes dans ce qui était notre local.

Mais toujours le passage obligé nous amenait chez Germaine, et toujours elle nous recevait avec convivialité et gentillesse.

Lorsque le CERRAVHIS disparut et que l'Association « Blagnac Histoire et mémoire » fut créée dans sa continuité, Germaine devint naturellement directrice de la publication de la revue, c'était de notre part reconnaître sa bonne volonté, son amour aussi pour Blagnac, elle disait volontiers qu'elle était une « caouèque ».



3 femmes et 2 hommes

Jusqu'à la fin de sa vie elle a encouragé notre travail au sein de l'Association, jusqu'à la fin de sa vie elle a été vigilante pour que la revue soit

de qualité et si elle n'écrivait pas elle-même, elle apportait toujours son avis et nous donnait avec son bon sens à réfléchir sur la vie à Blagnac à son époque.

Nous n'étions pas toujours d'accord : elle avait un sacré caractère et une sacrée langue !!!

Son engagement de citoyenne laïque, l'amenait à prendre une part active à la vie politique de Blagnac, et je la revois au moment des élections municipales intervenant dans nos discussions pour soutenir avec force la municipalité et son candidat...

Germaine Ricard est partie...

Oui, je garderai le souvenir d'une femme honnête, engagée, pleine de vitalité d'humour haute en couleur généreuse : citoyenne.



gerbe

Elle était une figure de Blagnac à nous de saluer son courage sa mémoire

Paris ce 27 février
Monique Kermel

Voici un extrait du témoignage que Germaine m'avait confié pour le catalogue de l'exposition « Résistance-Déportation, vie à Blagnac sous l'Occupation » que j'avais réalisée à l'ancienne bibliothèque du 10 au 28 février 1981, sous l'égide de la Municipalité.

« Mon frère Paul qui travaillait à la Société l'Épargne, avait été appelé pour le travail en Allemagne, évidemment pas question de partir là-bas, c'était bien suffisant un, déjà prisonnier de guerre, donc pas de problèmes ; le maquis, ça n'a pas été tout seul avec mon père, le pauvre, pour lui faire admettre la chose, il craignait les représailles pour son autre fils prisonnier ; enfin nous avons réussi Paul et moi à le convaincre et lui faire comprendre qu'il y en avait assez d'un là-bas sans en envoyer un deuxième.

Donc avec l'aide de mon oncle Jean Duffaut et de Jean-Louis Puig *qui s'occupait de la section de Blagnac, le voici embarqué pour le maquis de Saint-Lys en compagnie de quelques Blagnacais qui étaient dans son cas.

Et la vie continue son cours, hélas pas longtemps.

Un mardi soir, le 12 juin exactement, j'arrivai de mon travail, quand ma cousine vient me trouver et me dit : « Paraît-il que les Allemands ont attaqué le maquis de Saint-Lys », en effet, ce n'était que trop vrai. Quelques instants plus tard, c'est Aimé Piedevaché qui vient me confirmer la nouvelle, mais c'était le silence le plus complet à Blagnac.

Que faire ?

Je reprends aussitôt mon vélo sans même me montrer à mes parents qui étaient au jardin, pour ne pas les affoler et me voilà partie en direction de Saint-Lys ; ce n'était pas le trajet qui me faisait peur, c'était plutôt ce que j'allais trouver là-bas.

Hélas toutes les routes se rapprochant de Saint-Lys et ses alentours étaient bloquées par les S.S. ; rien à faire pour s'approcher ni côté Gagen, ni Bonrepos. La mort dans l'âme, je suis repartie, surtout que j'entendais toujours des coups de feu, des explosions et beaucoup de fumée, évidemment les Allemands avaient incendié le château et les fermes avoisinantes.

*J.L. Puig ancien maire de Blagnac, chef du groupe de Blagnac au Maquis de Saint-Lys, médaillé de la résistance, croix de guerre 1940-1945.

Je rentrai à la maison, à cause de l'heure du couvre-feu, et l'attente de nouvelles allait commencer sans rien dire aux parents.

Ce n'est qu'au petit matin que mon oncle et Jean-Louis Puig* ont pu venir en se cachant et en arrivant par les jardins chez ma tante, nous donner des nouvelles.

Ils étaient en compagnie du gendarme Saint-Pée, à la gare de Saint-Lys au moment de l'attaque, ils attendaient les nouvelles recrues de Blagnac qui arrivaient par le train et qu'ils n'ont pas laissé descendre, bien entendu et eux camouflés sous un wagon ont pu se rendre compte de ce désastre sans savoir s'il y avait beaucoup de victimes tant chez les maquisards que chez les habitants qui les hébergèrent.

Nous avons appris que c'étaient les Toulousains qui étaient de garde, les Blagnacais venant d'

être relevés et au repos, mais qu'il y avait des morts dont on ne connaissait pas encore le nombre. Le même jour, Jean-Louis Puig et André Costes, sont repartis là-bas, essayer au risque de leur vie, de rechercher les papiers d'identité des Blagnacais laissés dans la chambrée, dans la panique.

Je crois que c'est André Costes qui est passé par le toit pendant que Puig* faisait le guet.

C'est ma cousine qui est allée les récupérer à l'hôtel Victoria où Jean-Louis Puig avait une planque.

Le surlendemain, nous voilà partis avec mon oncle Jean en vélo, à la recherche des rescapés. Première halte, Grenade chez M. Vergès qui habitait là depuis que son hôtel avait été réquisitionné : munis de quelques adresses et des mots de passe nous retrouvons dans des fermes quelques Blagnacais.

Le lendemain matin, nous repartons à trois, en compagnie de ma tante Angèle qui n'avait aucune nouvelle de son mari, elle non plus, décide de nous suivre dans nos recherches et nous voilà au moulin de Ségoufielle : je crois que c'est ce nom, où grâce au mot de passe qu'avait mon oncle, nous avons retrouvé quelques hommes repliés là dont je ne me souviens plus des noms.

De mon frère toujours, rien, aucune nouvelle, on pensait qu'il avait dû se replier et se sauver avec d'autres maquisards, mais où ? Aucune certitude, sauf que nous savions qu'il n'y avait aucun Blagnacais dans les morts retrouvés.

Le vendredi matin, il me fallut malgré tout repartir au travail malgré que nous n'ayons rien à vendre, car il n'y avait pas d'arrivage de marchandises : il fallait faire acte de présence.

J'eus le bonheur de voir arriver le facteur avec un mot de mon frère, il était sain et sauf dans une ferme à Saint-Araille et comme le monde est petit, il était tombé chez des gens dont le fils avait fait le service militaire avec mon autre frère.

Je suis donc rentrée à Blagnac, tant pis pour le magasin, rassurer ma famille et mon entourage et nous voilà repartis l'après-midi avec mon oncle Jean et toujours à vélo, apporter des vêtements et les papiers à mon frère.

En cours de route nous avons retrouvé Mot, qui s'était replié à Seysses, en bonne santé lui aussi.

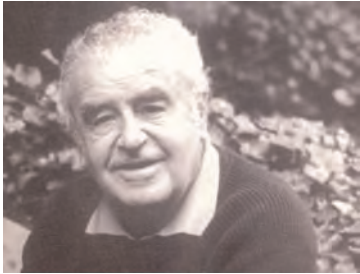
En arrivant à la ferme il a fallu montrer patte blanche, car mon frère était caché au grenier et c'est lui qui a reconnu ma voix pendant que je m'expliquais avec ces braves gens disposés d'ailleurs à le garder chez eux tant que les événements ne s'étaient pas tassés.

Après quelques temps, tout le monde est rentré au bercail sans trop de problèmes : on aurait pu penser qu'au village personne n'avait rien su ni rien vu : les Blagnacais se serraient les coudes... »

« Un autre soir, je rentrai de mon travail avant le couvre-feu, toujours à vélo, quand en arrivant au pont de Blagnac, [je vis] qu'il était fermé avec des barbelés « défense de passer », je n'avais pas le temps de faire le tour par Purpan et je ne savais pas ce qui se passait : on avait fait sauter un tramway.

Tant pis, je décide de sauter : je fais d'abord passer le vélo et moi ensuite, en faisant un accroc à mon imper. Heureusement M. Laffont propriétaire du café « le Pavillon Bleu » m'avait aperçue et vue sauter, il s'est empressé de faire rentrer les sentinelles qui gardaient le pont côté Blagnac, leur offrit un coup à boire et pendant ce temps m'aide à sauter avec mon vélo et en route vers le village où je suis arrivée sans d'autres problèmes, mais j'avais eu la frousse d'aller « cirer » les bottes au monastère, ce qui arrivait aux gens qui se faisaient prendre sans laissez-passer et après le couvre-feu »....

JEAN-PIERRE VERNANT (1914-2007)



« C'était un homme bien. Il était, ce que l'on peut appeler aujourd'hui, un citoyen véritable. »

Serge RAVANEL

Pour compléter l'émouvant éloge funèbre prononcé aux obsèques de J.-P. Vernant par Pierre Benech, ancien Résistant, voici quelques précisions sur sa vie.

Jean-Pierre Vernant naît en 1914 à Provins (Seine et Marne). Il ne connaît pas son père, agrégé de philosophie et directeur du journal républicain et dreyfusard « Le Briard », mort en 1915 au front. Sa mère décède alors qu'il n'a que huit ans.

A 17 ans, il adhère à l'Association Internationale des Athées Révolutionnaires, puis au Parti Communiste Français. Dans les années trente, tout en poursuivant ses études supérieures (il est reçu premier à l'agrégation de philosophie en 1937), il s'engage dans le combat antifasciste.



Classe de philo 1941-1942 Assis au premier rang, le 6^e en partant de la gauche, Jean-Pierre Vernant, professeur de philosophie.

C'est le Front Populaire. Le Ministère de la Jeunesse et des Sports apporte un grand bouleversement : vacances, camping... J.-P. Vernant est partie prenante, il fait de grandes randonnées, en Grèce en particulier, sans se désintéresser de la situation politique en France, en Italie, en Allemagne, en Espagne. Comme il l'écrit lui-même : « Lucidité par rapport à la politique française...au moment de Munich...Lucidité qui m'a permis de remettre tout de suite à sa place ce vieux maréchal de France...comme représentant tout ce que je détestais : la xénophobie, l'antisémitisme...tout ce que j'avais combattu jusque là... »

Démobilisé en 1940, il est nommé professeur de philosophie au Lycée Pierre de Fermat à Toulouse. Dans cette ville, il y retrouve son ancien professeur de la Sorbonne, I. Meyerson. Avec lui, il crée « La Société Toulousaine de Psychologie comparative » qui regroupe des universitaires toulousains : R. Naves, P. Dottin, D. Faucher, Dr Soula...et des Parisiens réfugiés ou repliés : G. Friedmann, Jankélévich... Ils se rencontrent souvent dans des réunions, des colloques... Les liens qui se créent entre eux dans « ce cercle de libre discussion » trouvent tout naturellement leur prolongement dans les luttes de la Résistance.



J-P Vernant en compagnie du professeur Meyerson, à la Libération.

Fin 1941, J.-P. Vernant rejoint son frère, Jacques, dans le mouvement Libération sud et retrouve Lucie Aubrac*, une des fondatrices de ce réseau, qu'il connaissait déjà.

* Lucie Aubrac, grande figure de la Résistance, vient de décéder le 14 mars dernier à l'âge de 94 ans. Les honneurs militaires lui ont été rendus aux Invalides lors de ses obsèques le 21 mars 2007.

Hommage de Pierre BÉNECH

Le 14 Janvier 1994, à Paris, de Pierre Bénéch

Comme Mardi dernier, Charles m'a informé du décès de Jean-Pierre (décès que je redoutais depuis quelques jours) il m'a dit soudain pas que dans mon cœur, dans mon esprit, dans mes rêves, il venait d'effacer d'un coup 66 ans de ma vie.

Comment pourrais-je oublier ce chaud après-midi d'automne 41/44, sur le canal de la Garonne surplombant la Garonne, on m'a présenté un jeune homme, brun et très vêtu soigneusement d'une chemisette et d'un short. Très décontracté. . . . A première vue, je lui donnais à peine plus que mes 18 ans. Mais après échange de quelques mots, j'ai compris que j'avais en face de moi un homme expérimenté et parfaitement responsable de ses paroles et de ses actes. Il avait 27 ans. On me l'a présenté comme le Patron. Je n'ai pas dit, non, bien au contraire car, tout de suite le courant est passé entre lui et moi. Et pendant 66 ans il ne s'est jamais interrompu.

JIPK, je n'aimais pas ton prédécesseur. Il me le rendait bien. Je n'avais pas fait du bon travail avec lui, mais avec toi tout a changé. Non seulement tu étais le Patron mais tu as été le Chef. Et quel Chef ! Tu possédais, au point le plus élevé, une qualité sans laquelle on ne peut rien entreprendre : l'Autorité. Mais cette autorité tu ne l'exerçais pas sur nous, nous te la réclamions, nous étions heureux de l'abdiquer, d'exécuter tes ordres même et parfois plus que tu nous le demandais.

Ainsi, le travail que tu avais entrepris, que tu t'étais fixé : créer une organisation militaire de la Résistance, s'est vite transformé en un temps record. L'AS Para (Armée, secrets, parachutables), issue du néant était devenue une réalité à 18 h 52. L'action restait à faire, ce sera pour 1943.

La Résistance était partie de rien en 1940, d'hommes déshabillés par le Défile, qui n'avaient que leurs mains nues. Des hommes K.O. rebout par l'ampleur d'une débauche incompréhensible et l'effondrement du pays.

Peu, très peu ont réagi dans l'immédiat. Toi et ton frère aîné avez été de ceux là. A Toulouse, tu as pu et tu trouver un terrain favorable. Tu nous as entraînés. Nous l'avons suivi dans l'enthousiasme jusqu'au triomphe, jusqu'à la Libération.

Tu as dirigé la Haute-Garonne en 7 secteurs, créé les bataillons statiques :
- à Toulouse (ARHEUX, MIALHE, CARRERE), et
- à dans le reste du département. Les groupes Francs ont été créés. Ils sont devenus GPAL (groupes Francs d'action immédiate) en fin 43. Tu as organisé quelques petits maquis animés par des officiers du STO. Ils ont pris un ampleur considérable en 1944. Pour armer tous ces hommes il a fallu des parachutages. De fin le travail de ARHEUX (souffrant de la COPA puis SAP.

Dès lors, les sabotages, les actions de toutes sortes pouvaient être faits et l'ont été. Ces actions sont devenues de plus en plus dures et nombreuses au fur et à mesure que le temps passait. L'action la plus spectaculaire fut, de ces lazzis, l'explosion de la Casernes où 700 tonnes de poudre ont sauté le 26 Mai 1944. Ce fut le plus grand sabotage d'une poignée de tous, d'histoire de l'humanité. Tu as évité ainsi un résolu bombardement de la ville que les alliés s'apprêtaient à effectuer.

En Avril 1944, le département était préparé à l'insurrection. Sous l'impulsion énergique de RAVANEL, les autres départements se sont mis en disposition et le 20 Août 44, R4 a été la seule région de France à se libérer sans l'aide extérieure.

Quelques jours plus tard, le 6 Juin 44, tu actionnais un Etat Major mis en place clandestinement dans le sud de la Haute-Garonne, pour éviter d'éventuelles représailles de l'ennemi au moment du débarquement. Le 7 y a rejoint tout de suite dans la voiture de la Commission d'Armistice Franco-Allemande dont le chauffeur, Emile ABÈLE, était des nôtres.

Depuis ce PC de campagne où tu n'as pas resté très longtemps, ont été créés par VICTOR (Francis STRUCO) dans les semaines qui ont suivi, les 1^{er} et 2^{ème} Zone Régiments FFI de la Haute-Garonne.

La jeune existence de ce Maquis a dû être très brève, car le 10 Juin 44, au matin, la 1^{ère} compagnie du 1^{er} Zone Régiment du Régiment Hermann GOERING de la Division Das Reich, après avoir massacré 29 personnes à MARSILLAS, à quelques kilomètres au Sud s'est dirigé vers nous, a incendié une ferme servant d'avant poste, tué 6 personnes, fusillé 2 établités et blessé grièvement l'un des nôtres envoyé en reconnaissance. Tu-même, parti en vélo pour l'informer, n'as dû la vie qu'à une brave femme qui t'as caché dans un appentis, sous du bois et des bûches. Et de là, tu entendais, à l'extérieur, les militaires parlant entre eux ou haranguant avec les SS, dont ils soutenaient l'action.

Revenu au Maquis, tu as donné l'ordre de repli dans les bois qui dominaient la vallée. Là-bas, à la nuit noire, nous avons, par manger du pain et du fromage, et boire du vin amplement donné par le fermier de la maison d'à côté. Et avant de s'endormir à la belle étoile, et pour essayer de se remettre le moral, j'ai sussuré, plutôt que chanté, un air sténographique que depuis une dizaine de jours on entendait à la radio de Londres, j'avais sténographié les paroles : « Ami entends tu le vol lourd des corbeaux sur nos plumes . . . » Ce chant, ces paroles, en ce moment, en cet endroit, en ces circonstances avait quelque chose d'arral, de magique, d'extraordinaire. Combien de fois m'as tu répété depuis que ce fut un des moments forts de ta vie.

Rappelé à Toulouse par ANTOINE (Mario LEVI), dès le lendemain, je ne t'ai retrouvé que quelques semaines plus tard, mais je savais que tu étais en sécurité car j'avais placé à tes côtés le plus solide de mes gars, Fritz LOUIS, pour qui tu étais devenu une demi-Dieu. Après la Libération, il est devenu aussi ton chauffeur, mais là, il y a eu un « hic », il ne savait pas conduire . . . Il y a eu quelques incidents !!!

Les liens tissés entre les Résistants sont d'un genre très particulier, à nul autre pareil. En affrontant tous le pire, nous avons tissé de nous le meilleur. L'écheveau de nos vies s'est lié, solide inextinguiblement. Nous sommes des frères qui s'accrochent mutuellement une confiance totale. Ces liens perdurent des dizaines d'années après, comme au premier jour. Un regard, une allusion, un mot suffisent pour qu'on se reconnaisse entre soi, même si nos origines sont différentes. Il que dire des camarades avec lesquels on a combattu. Quelle joie de les retrouver.

En 1971, les entreverités, les messages écrits par Pierre BERTHIER, Commissaire de la République de retour en R4, ont entraînés les Résistants de la Région, assoupis, à se réveiller et à se retrouver, à leur grande joie. Les relations ont été réactivées.

En 1994 JIPK et moi-même, avons décidé de retrouver l'empissemment du Maquis de 1944. Nous avons eu deux ans. Aujourd'hui, une seule marque l'empissemment et plusieurs manifestations s'y sont déroulées.

Après avoir retrouvé le maquis, une dernière chose me restait à faire : Faire reconnaître par le Lycée de Toulouse (devenu Pierre de Fermat entre temps) le passage entre 1943 et 1944, d'un Professeur de Philosophie - très particulier, appelé Jean-Pierre VERNANT. Et faire proclamer le travail accompli par lui comme Professeur et comme Résistant.

En 2004, j'ai enfin rencontré un Proviseur intéressé, passionné par la Résistance, qui a accepté d'organiser le 27 Novembre 2004, une réception très officielle soutenue par les Présidents et Vice-Présidents des anciens élèves. Cette réception fut un triomphe et pour JIPK et pour la Résistance.

Il est vrai, que trois mois avant, le 19 Août 2004, tu avais « écopé » les participants aux manifestations du 60^{ème} anniversaire de la Libération. D'abord pour l'inauguration de l'Espérance du 19 Août 1944, ensuite pour la cérémonie du Monument de la Résistance. Spontanément, sans aucun papier, ni aucune préparation, tu as prononcé des paroles simples, vraies, solides comme tes convictions : qui sont allées droit au cœur des assistants. On en parle encore.

Et, nous verra en ce Samedi 13 Janvier 2007. Dans quelques instants tu rejoindras ton épouse LYDA, que j'ai bien connu de 1940 à 45 et après, et pour laquelle j'avais une immense estime.

Mais curieusement, je prends acte, tout d'un coup que jamais au cours de notre longue vie et de nos nombreuses rencontres, nous n'avons parlé de notre Pays. Chacun de nous avions, comme il se doit, une certaine idée de la France. Dans tes écrits, tu parles de « LA » France que tu adores et pour laquelle tu as fait tout ce tu as fait. Moi aussi, j'ai adoré « MA » France. Et, j'ai pensé à mon départ prochain, qui ne saurait tarder, j'ai pu ne pas me séparer du drapeau, dont les trois couleurs ont toujours représenté pour moi, la PATRIE, j'ai demandé à mes proches par écrit que, le moment venu ils glissent entre les doigts surés de mes deux mains, un ruban tricolore en guise de chapelot. Et, je sais depuis aujourd'hui que, toi aussi, tu tiens un ruban tricolore.

Ainsi, les liens que toi et moi avons tissés entre nous depuis tant d'années se trouveront liés pour toujours par l'immédiat de ce ruban tricolore, symbole éternel de « NOTRE FRANCE »

Je suis habitué à dire à Charles BLANC et sa famille que Monsieur Le Maire de Toulouse a donné son accord pour que, dans un très proche avenir, le nom de Jean Pierre VERNANT soit donné à une rue de notre ville.

Et je souhaite rapporter à JIPK les paroles qu'une brave femme du Comminges me disait au téléphone : il y a trois jours j'étais beaucoup dans nos campagnes, elle parle un français mâtiné de patois : « BERTHIER, Ezo tu Moussu »

BERTHIER c'était un MONSIEUR !

Pierre Bénéch
13 Janvier 2007

En 1948, il se tourne vers l'anthropologie de la Grèce antique et entre au CNRS. En 1975, il est élu au Collège de France et reçoit la médaille d'or du CNRS. Ses travaux ont révolutionné la compréhension du monde grec : « L'Individu, la mort, l'amour » en 1989, « L'Univers, les dieux, les hommes. Récits grecs des origines » en 1999 et « La Traversée des frontières » en 2004.

En 1969, il rompt avec le PCF mais reste un citoyen engagé dans les luttes de notre temps. Lucie Aubrac, le considérant comme son « frère : mêmes études, mêmes combats, mêmes victoires, mêmes espoirs » dira : « qu'il a démontré que l'être humain est avant tout un homme qui cherche sa liberté, la liberté des autres et la solidarité. Et il a appliqué cela toute sa vie en se battant pour les valeurs de notre République : liberté, égalité, fraternité ».

Jeannette WEIDKNET

BIBLIOGRAPHIE

GOUBET (Michel) et DEBAUGES (Paul) « Histoire de la Résistance. Haute-Garonne » Ed. Milan 1986

VERNANT (Jean-Pierre) « La Traversée des frontières » Ed. du Seuil 2004

WEILL (Henri) « Les valeurs de la Résistance. Entretiens avec Serge Ravanel » Ed. Privat 2004

BLAGNAC AU SIÈCLE D'OR

« C'est une ère exceptionnelle de transformation, de grandes découvertes, de renouveau intellectuel, traversée par les puissants courants de l'Humanisme, de la Renaissance et de la Réforme. »

Philippe WOLFF- Le Siècle d'Or

Rarement époque aura connu autant de bouleversements que le XVI^e siècle.

À l'austère Moyen-Âge succède une période de prospérité propice à l'épanouissement des arts, des techniques et des idées.

L'horizon du monde s'élargit grâce aux expéditions lointaines menées par d'héroïques navigateurs. La découverte de l'Amérique par Christophe Colomb et ses marins espagnols est à l'origine de l'énorme enrichissement qui, de la péninsule ibérique, gagne vite les pays voisins. L'or et l'argent massivement importés des mines du Mexique et du Pérou sont transformés en pièces avant d'être répandus à travers l'Europe de l'ouest grâce au commerce. Rapidement, l'abondance des monnaies fait flamber les prix. Conséquence : producteurs, marchands, artisans, entrepreneurs d'industrie et paysans propriétaires font fortune en profitant des hausses continues. Inversement, les travailleurs aux revenus quasi-fixes voient leur pouvoir d'achat diminuer. Ils sont victimes d'un effet pervers engendré par le fabuleux pactole venu du Nouveau Monde.

Le Pays Toulousain connaît une deuxième cause de grande prospérité grâce au pastel. Seule substance connue à cette époque pour teindre les étoffes, cette plante abondamment cultivée dans nos campagnes est transformée en boules de pâte bleue appelées coques. Elles sont commercialisées en Europe sous ce nom d'où l'expression « Pays de Cocagne » désignant nos contrées et, par extension, toute région bénéficiant d'une extraordinaire richesse.

L'euphorie économique décline à partir de 1560 en raison de l'ouverture de la route des Indes par les marins italiens. L'indigo, colorant à base de plantes tropicales, est désormais importé à bas prix de cette lointaine région. Sous les coups d'une telle concurrence, le commerce du pastel s'effondre progressivement.

Au XVI^e siècle, le développement de l'imprimerie permet la diffusion

en Europe de la doctrine prêchée par les partisans d'une église réformée, appelés huguenots ou protestants. Le rapport de force entre la nouvelle religion et la religion catholique se transforme rapidement en sanglante guerre civile. Elle met l'unité du royaume en péril pendant 36 ans.

Sous son règne, François I^{er} élève le prestige de la France à un niveau rarement atteint auparavant. Monarque absolu, il demeure dans l'Histoire la figure emblématique du Siècle d'Or.

Tel est le contexte dans lequel se déroule l'existence des générations de blagnacais au temps des guerres de religion et des splendeurs de la Renaissance ; entre ombre et lumière.

Le Village

Au XVI^e siècle, l'urbanisme évolue peu à Blagnac. La cité s'ordonne autour de l'église Saint-Pierre. Dès 1514, de nombreuses maisons sont la propriété de bourgeois toulousains. Un fossé et un mur d'enceinte de 10 m de haut entourent le village et forment un rempart contre les fléaux que sont la guerre, l'insécurité et le pillage. Demeure du baron de Blagnac, le château féodal est situé au sud-est, en bordure du ramier et du fossé. Un pont-levis entouré de deux grandes tours en permet l'accès. Au rez-de-chaussée, ses murs abritent les cuisines, une chapelle, les logements des domestiques et des soldats de la compagnie du baron. À l'étage se trouve l'appartement dont la salle de réception donne sur la Garonne.

La gestion des affaires courantes de la communauté est conduite par trois notables blagnacais nommés Consuls. Par contre, les problèmes de justice concernant les différends entre particuliers ou les procès avec les administrations sont traités par le Parlement de Toulouse.

Le territoire de compétence de cette puissante institution s'étend sur Haut et Bas Languedoc ainsi que sur les Cévennes. L'appréciation, l'enre-



Paysans au Siècle d'Or par Job

gissement et surtout l'application des décisions royales relèvent aussi de sa responsabilité.

L'agriculture habituellement céréalière connaît une évolution radicale : le cadastre de 1530 révèle que les plantations de vignes occupent les deux tiers du territoire de Blagnac.

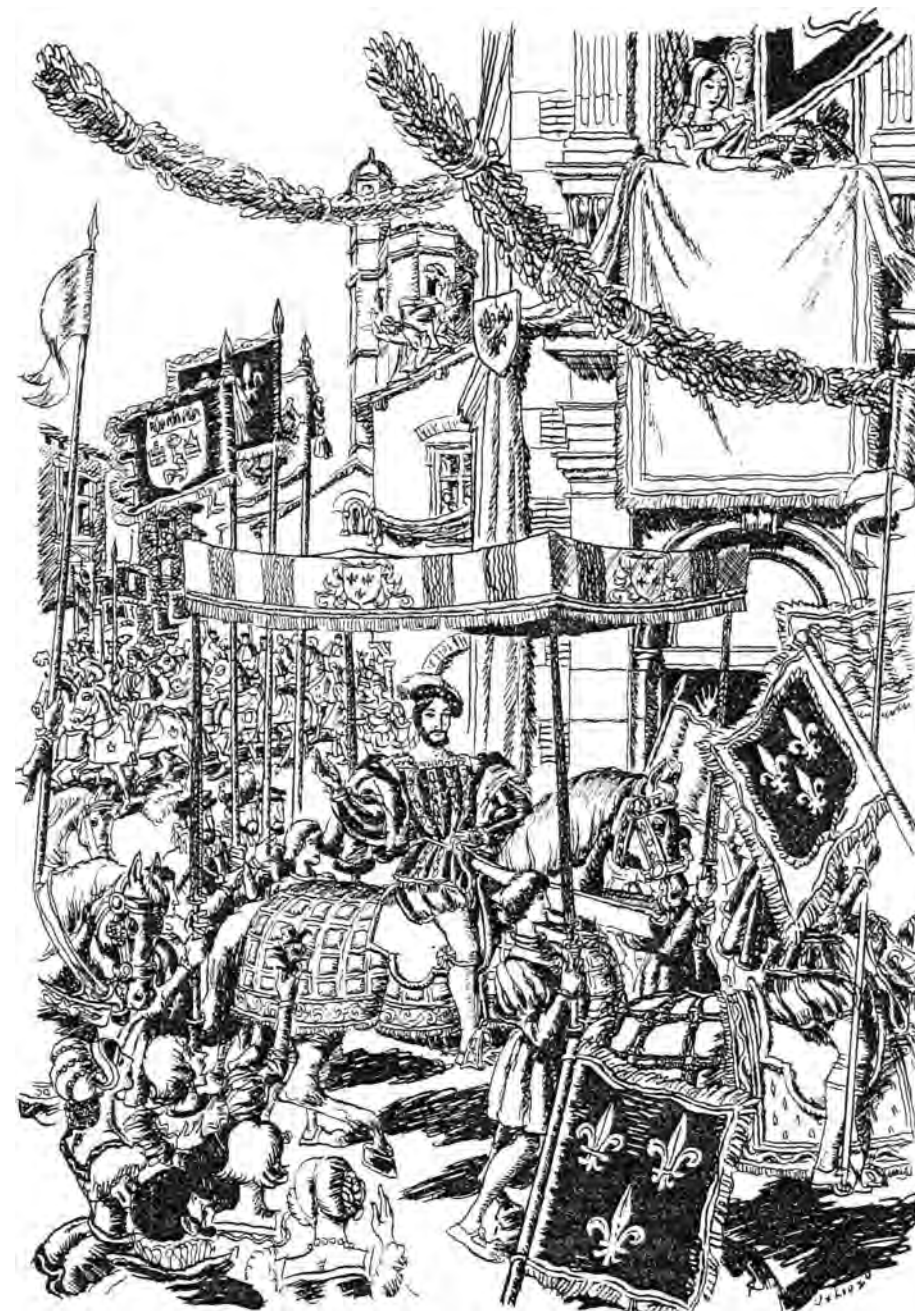
L'invasion des produits du Nouveau Monde est malheureusement très lente : piments, poivrons, tomates, citrouilles, haricots et surtout maïs et pommes de terre, incon-

nus auparavant, ne contribueront à résoudre les problèmes de pénurie, voire de famine, qu'aux siècles suivants.

« Les végétaux américains ne sont connus qu'à doses homéopathiques dans les champs et jardins du Languedoc... La routine des fermiers reste provisoirement sans remède » écrit l'historien Le Roy Ladurie.

Nos laboureurs utilisent le bœuf, pourtant si lent, au détriment du cheval, beaucoup plus cher. La seule innovation en matière de « traction » se produit à la fin du XVI^e siècle lorsque, pour tirer la charrue, le mulet remplace le bœuf.

Véritables moteurs de la croissance en Languedoc occidental, vin et pastel sont transportés, via Bordeaux, vers le grand commerce atlantique. Chariots et bateaux remplis de barriques ou de coques parcourent la Garonne ou nos chemins. Ils créent ainsi une animation quasi-inconnue à Blagnac au siècle précédent.



Entrée de François I^{er} à Toulouse en 1532 par LIOZU



Nicolas Devoisins,
baron de Blagnac jusqu'en 1510

Exceptés quelques rares notables, tout le monde parle la langue d'oc, à la fin du XVI^e siècle, en Pays Toulousain. Documents et ouvrages sont écrits soit dans cette langue, soit en latin. Engendrée par la montée du sentiment national et par la construction de l'unité du royaume chère à François I^{er}, une révolution linguistique s'opère dans notre région au Siècle d'Or : le français se répand rapidement et devient l'idiome littéraire et légal. En 1539, une ordonnance royale décide que les actes judiciaires seront désormais prononcés et enregistrés en langage françois (sic) et non autrement.

Le premier acte écrit en français à Blagnac est passé au château le 30 janvier 1536. Il concerne la vente de deux terrains à Jacques de la Gorrée, banquier toulousain.

Comme partout en Languedoc, la population blagnacaise augmente sensiblement. Le nombre d'individus tenus de

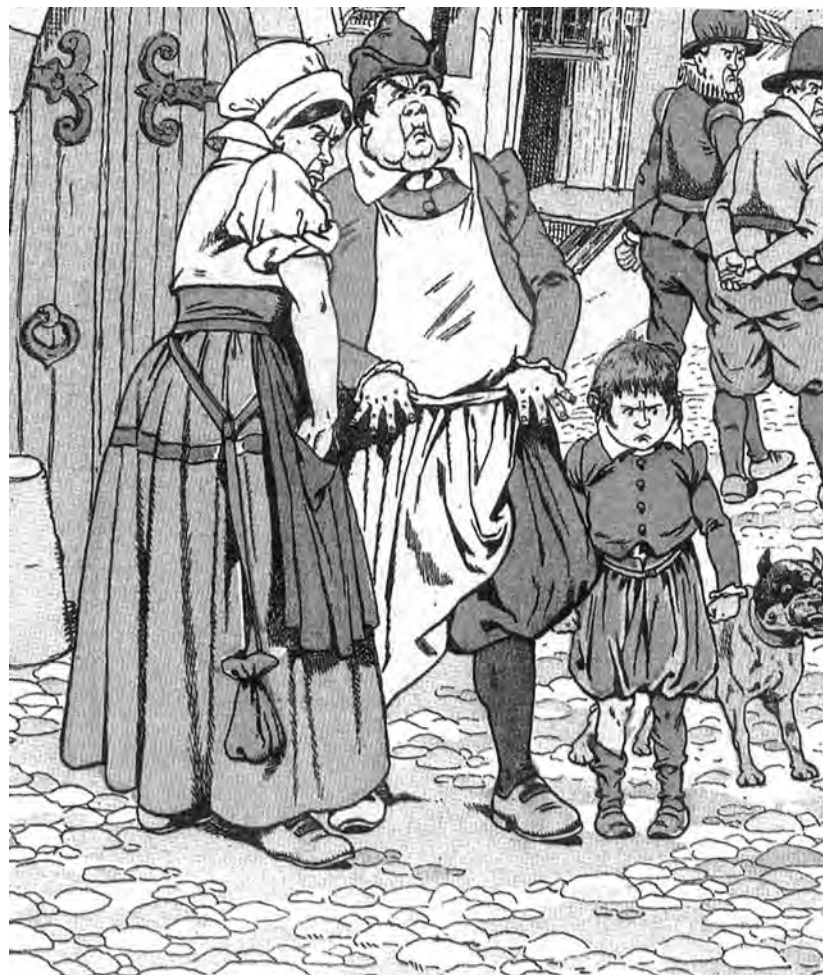
payer la taille, impôt dû par les roturiers mais non par les nobles, passe de 116 à 226 noms entre 1530 et 1588. Bref, le nombre d'imposables progresse de près de 100 % en 58 ans. Avec l'inflation galopante, ce phénomène constitue la deuxième cause de paupérisation des villageois les plus précaires. Citons Le Roy Ladurie :

« Au grand banquet de la vie, en ce Languedoc du XVI^e siècle, le nombre de convives s'accroît donc beaucoup, sans que la pitance allouée aux dîneurs soit substantiellement augmentée. Qui fera les frais de l'opération ? D'abord les salariés. »

La noblesse est représentée par la famille Devoisins. Quatre de ses membres héritent successivement de la baronnie de Blagnac au cours du

Siècle d'Or. Le baron bénéficie de nombreux privilèges. Un banc d'honneur lui est réservé à l'église paroissiale. Son pouvoir l'autorise à mettre à l'amende les coupables de rixes et à faire pourchasser les chenapans, les chardeurs et les chiens par ses hommes d'arme. A la tête de ces derniers, il se met au service de la cause royale en temps de guerre. Sous ses ordres, les capitaines Guilem La Rocque et Guilem Pradel commandent sa troupe en 1530.

Plusieurs bourgeois propriétaires et imposables à Blagnac exercent leur activité à Toulouse : deux notaires, un procureur, un apothicaire, un chirurgien, deux étudiants, un professeur, un tailleur et un conseiller.



Bourgeois du XVI^e siècle par JOB

Les villageois les plus défavorisés voient leur niveau de vie se détériorer en raison de l'augmentation des prix due à l'arrivée des richesses d'Amérique.

« ... de là viendrait le retard des salaires qui prennent l'escalier pendant que les prix prennent l'ascenseur. Il est vrai que le Languedoc a reçu sa petite part de trésors...argent du Mexique et surtout du Pérou. » Le Roy Ladurie

Brassiers et journaliers agricoles sont les grands perdants du Siècle d'Or.

Les Blagnacais dans les guerres de religion

« Je ne juge pas, je raconte. »

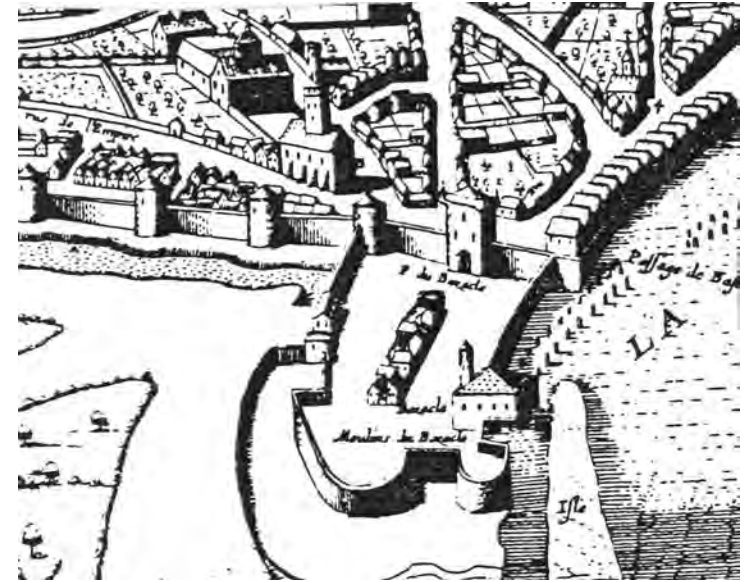
Ce principe littéraire de Montaigne, témoin des guerres de religion, est incontournable pour décrire le terrible conflit. Excédés par les persécutions dont ils sont victimes, les protestants toulousains organisent la résistance. L'explosion de violence se produit en mai 1562. Anticipant un coup de force des catholiques, 1800 huguenots s'emparent du Capitole et des quartiers environnants. Le Parlement réagit en armant plus de 3000 catholiques avant de les lancer à l'assaut des positions tenues par les protestants. La bataille dure une semaine.



Démolition de la flèche des Jacobins par LIOZU

L'un des boulets tirés par un canon hissé par les assiégés au sommet du donjon du Capitole décapite la flèche de l'église des Jacobins. Le 15 mai, les catholiques incendient le quartier Saint-Georges en espérant que le vent pousse les flammes vers leurs adversaires. L'action échoue mais, deux jours plus tard, les combattants huguenots évacuent la ville. Ils laissent le champ libre à leurs ennemis pour exercer, pendant dix mois, une cruelle répression sur leurs coreligionnaires.

De nombreux volontaires Blagnacais prennent part à la bataille de Toulouse de mai 1562 sous les ordres du baron Devoisins. Dès le 12, ils participent à l'encercllement des insurgés en occupant les environs de la porte du Bazacle. Sans doute ne réalisent-ils pas l'importance des événements dont ils sont les acteurs. Citons Michel Taillefer :



La porte du Bazacle à Toulouse

« Le destin religieux de Toulouse s'est joué en quelques dramatiques journées de mai 1562... La capitale du Languedoc est alors devenue, pour plus de deux siècles, un bastion du catholicisme militant. » (in Vivre à Toulouse sous l'Ancien Régime)

La compagnie du baron de Blagnac composée de 22 cavaliers armés de lances sert dans l'armée catholique pendant toute la durée des guerres de religion. Passée en revue au pré des Sept-Deniers par le sénéchal de Toulouse, elle est jugée exemplaire pour la bonne présentation de ses chevaux, de ses cuirasses et de ses salades (casques en vieux français). En 1595, la bravoure

de la cavalerie blagnacaise au siège de Montastruc contre les huguenots, lui vaut son premier titre de gloire.

La même année, les chanoines de Saint-Sernin fuient les violences toulousaines et se réfugient à Blagnac jusqu'à la fin des troubles.

La sauvage guerre civile ravage notre région pendant 36 ans. La destruction des biens de l'adversaire fait partie des moyens utilisés sans état d'âme par les deux armées. Des représailles de protestants contre notre village sont probablement à l'origine de l'incendie et de la démolition du château féodal. Il est vrai que le baron de Blagnac, son propriétaire, guerroyait avec panache dans l'armée catholique.

Les désastreuses guerres de religion du XVI^e siècle ne s'achèvent qu'en 1598, sous le règne d'Henri IV.

Épilogue

Mondialisation, unification, concurrence sévère de pays lointains et fanatismes religieux internationaux bouleversent notre époque comme ils ont bouleversé le XVI^e siècle.

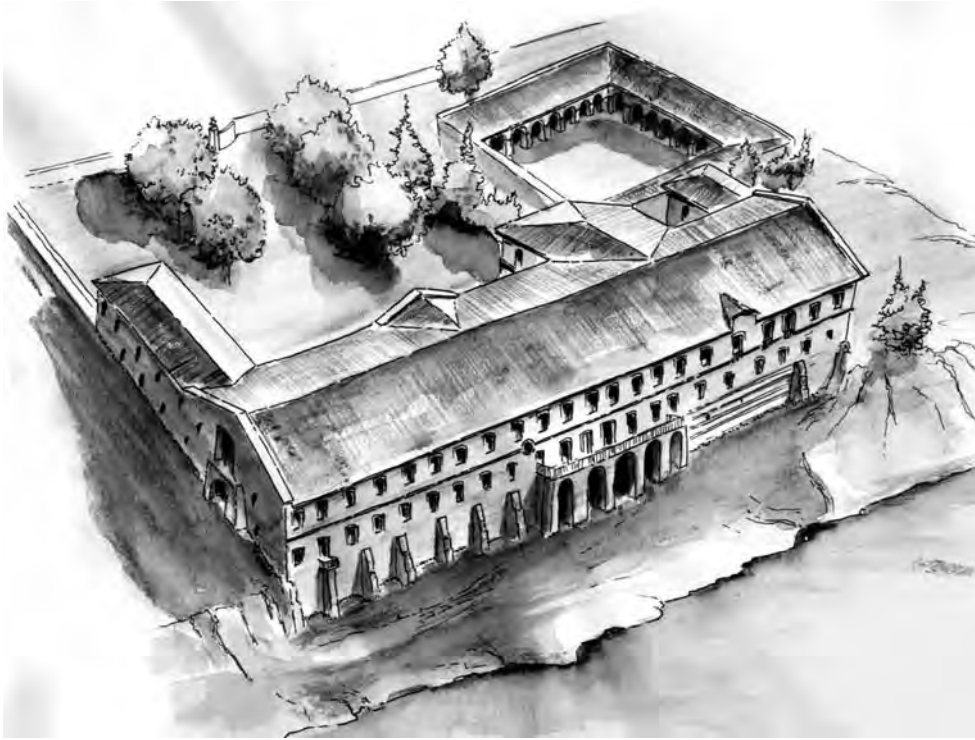
L'Histoire ne serait-elle qu'un éternel recommencement ? Dans ce cas, soyons rassurés par la très belle leçon d'optimisme révélée par la suite des événements : six décennies à peine après la fin du Siècle d'Or, la France devenait le plus puissant pays d'Europe sous le règne de Louis XIV, le Roi Soleil.

Jacques SICART

BIBLIOGRAPHIE

- De GORSSE (Pierre) Les grandes heures de Toulouse
WOLFF (Philippe) Histoire de Toulouse
WOLFF (Philippe) et LE ROY LADURIE (Emmanuel) Histoire du Languedoc
LAVIGNE (Bertrand) Histoire de Blagnac
CAU (Christian) Petite Histoire de Toulouse
BENNASSAR (Bartolomé) Le Siècle d'Or espagnol
TAILLEFER (Michel) Vivre à Toulouse sous l'Ancien Régime
ECHÉ (Guy) Blagnac, ville et village.

AUTOUR D'UNE ASSIETTE



L'abbaye de Belleperche

Les imposants bâtiments de l'ancienne abbaye cistercienne de Belleperche dominent la Garonne près du pont qui permet à la route de Castelsarrasin-Beaumont de Lomagne de la traverser. L'abbaye construite dans les années 1143-1144, fut en partie ruinée au XVI^e siècle, lors des guerres de religion et ne retrouva sa prospérité qu'au début du XVIII^e siècle.

Les bâtiments parvenus à nos jours, attestent de la splendeur de l'édifice.

Vendue à la Révolution comme bien national, l'église et le cloître furent démolis et le reste des bâtiments, partagé entre plusieurs propriétaires. Deux siècles plus tard, en 1980, tout était à l'abandon et menaçait ruine, lorsque le Conseil Général du Tarn et Garonne décida d'acheter les lieux et d'entreprendre une restauration au fur et à mesure des acquisitions. Il fallut 18 ans au Conseil Général pour devenir propriétaire de l'intégralité du domaine.

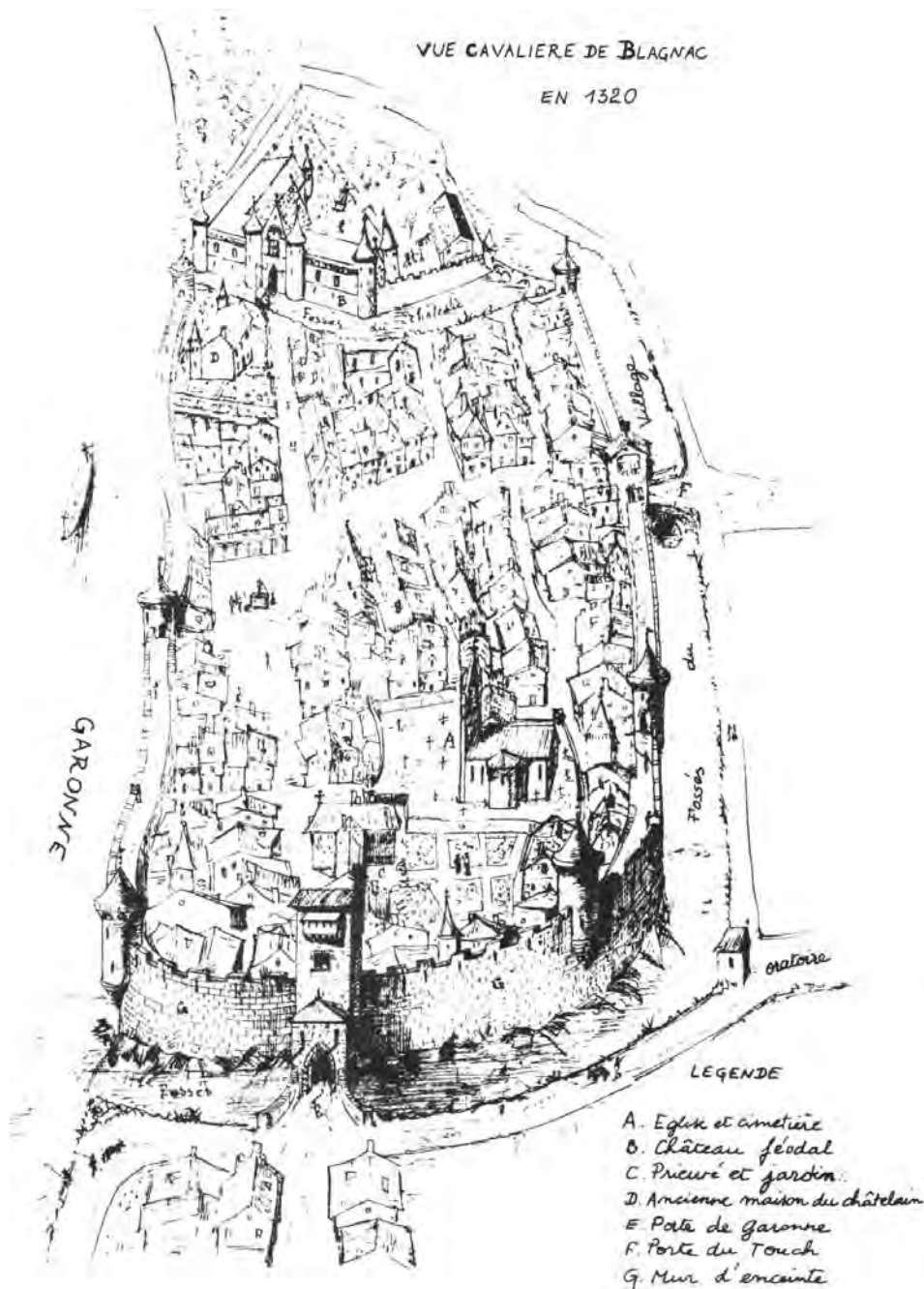
En 2002, il est décidé d'installer dans la partie restaurée des bâtiments, un « Centre des arts du goût et de la table » et ses collections qui comprennent plus de 3000 pièces, couvrant cinq siècles d'Histoire de la table (de 1500 à nos jours).

Durant l'été 2006, dans le cadre de l'exposition « Terre Blanche Grès et Faïences fines 1750/1850 » était exposée une série d'assiettes décorées de la faïencerie toulousaine Fouque et Arnoux, assiettes représentant des vues de Toulouse et de ses environs. Sur l'une d'elles figure une vue de Blagnac : « La porte de Grenade ». Cette gravure est importante car c'est un rare témoin du vieux Blagnac disparu.

La technique de reproduction de gravures sur faïence ou porcelaine



L'assiette



Plan cavalier de Blagnac en 1320

mise au point à la fin du XVIII^e siècle par l'industrie anglaise, ne se répandit en France que vers 1820. La faïencerie Fouque et Arnoux fabriqua ces assiettes décorées à partir de 1825. Comme la Porte de Garonne a été démolie en 1831, on peut penser que la gravure figurant sur l'assiette Blagnac, date de la période de 1825 à 1830. C'est vraisemblablement le graveur-dessinateur Fleury Traverse, attaché à la maison Fouque-Arnoux, qui réalisa la gravure.

Bertrand Lavigne dans son « Histoire de Blagnac », publiée en 1875, a illustré son ouvrage avec une vue presque identique datée de 1830, mais il n'en cite pas l'origine. Un examen attentif des deux gravures permet de penser qu'il ne s'agit pas du même dessinateur et la gravure de l'Histoire de Blagnac de Bertrand Lavigne paraît antérieure à celle de Fouque et Arnoux.

Le vieux Blagnac était un village fortifié. Les anciennes chroniques parlent du « Fort de Blagnac ». Les remparts surplombaient la Garonne qui à l'époque médiévale passait au pied du village. A partir de la descente du Ramier, les murailles suivaient le tracé des boulevards actuels (Jean Rivet et Firmin Pons) jusqu'à la place Hérisson et remontaient vers le fleuve, passant devant le château féodal qui était hors les murs. Deux portes permettaient l'accès au village :

- la porte dite « de Toulouse ou du Touch » sise à l'angle de la place Hérisson et de la rue du Vieux Blagnac,
- la porte dite « de Grenade ou de Garonne », à l'angle de la descente du ramier et de notre actuelle rue du vieux Blagnac, où elle fermait l'autre extrémité de la grande rue du village.

La gravure qui représente la porte de Garonne montre bien la hauteur de ces portes ainsi que leur incorporation dans le rempart. Un large fossé bordait les murailles qui ne surplombaient pas la Garonne. Ce fossé sera plus tard l'assise de nos actuels boulevards (Firmin Pons et Jean Rivet).

Le vieux Blagnac était un vrai village fortifié. Au cours des ans, les constructions débordèrent les fortifications : d'abord vers la place de Fontcouverte, où le baron de Blagnac avait fait construire son nouveau château – après la destruction, au XVII^e siècle, du vieux château féodal de Géraud Balène - en continuant vers la chapelle Saint-Exupère et le Vieux Chemin de Grenade, ensuite vers l'oratoire par notre actuelle rue Lavigne continuant vers Cornebarrieu et, par la Croix-Blanche, en direction de Toulouse.

L'extension du village en dehors de ses murs n'empêchait pas l'entre-

tien de fortifications féodales. Le 17 janvier 1726, le conseil de la communauté délibérait des réparations à effectuer aux portes de la ville et, à la veille de la Révolution en 1789, murailles, portes et fossés étaient déclarés « en bon état ».

Mais les années agitées qui suivirent 1789 furent le commencement de la fin pour les fortifications du village. Les particuliers dont les maisons étaient adossées au rempart ouvrirent des passages dans les murs ; cela évitait d'aller faire le tour par les portes. Les fossés non entretenus se comblaient peu à peu, si bien qu'en 1816, on décida d'y tracer une belle promenade « L'allée Royale », bordée d'arbres dont la plantation coûta 30 Francs.



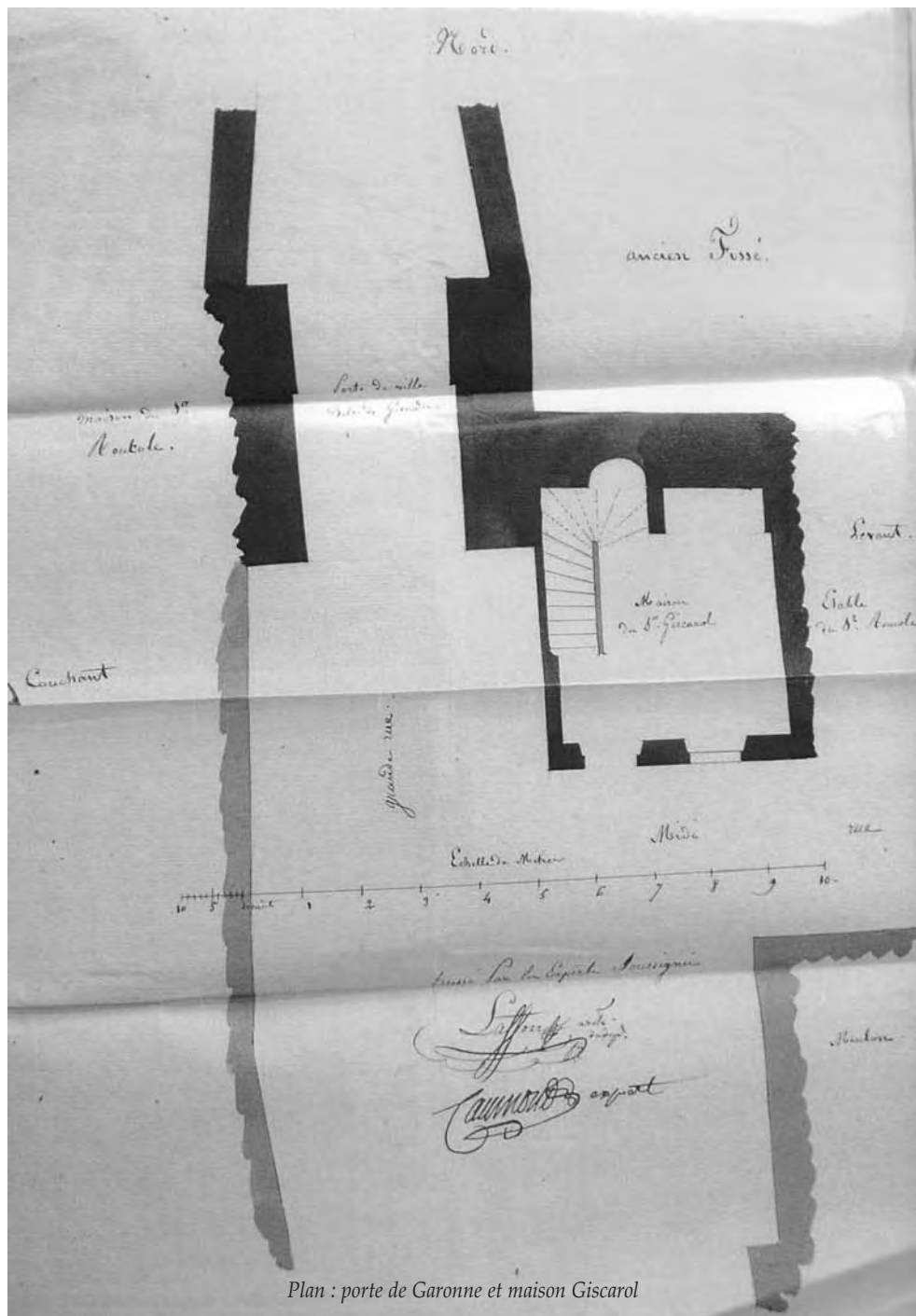
Porte de Garonne en 1830

Le 22 juin 1823, le Conseil Municipal – Arnaud Lavigne étant maire – décida de démolir le mur de l'ancien cimetière et d'ouvrir une place devant l'église en abattant la partie du rempart correspondante. Restaient les deux portes : elles avaient bien bénéficié de quelques réparations en 1816 puis en 1823 (Arnaud Lavigne faisant remettre en état puis recrépir la porte de Toulouse), mais elles devenaient de plus en plus gênantes pour la circulation à l'intérieur du vieux village. Les Blagnacais résidant « dans les murs » se plaignaient des difficultés rencontrées par les charrettes chargées de foin ou de paille qui ne pouvaient accéder au Vieux Blagnac en raison de l'étroitesse des portes.

Si la démolition de la porte de Toulouse n'entraînait guère de difficultés, il y avait un « os » dans celle de la porte de Garonne. Attenante à cette porte, une petite maison appelée « la badorquette », qui devait avoir servi de boucherie, permettait d'accéder au-dessus de la tour. Il s'agissait vraisemblablement d'un ancien poste de garde. L'ensemble était occupé par un nommé Pierre Giscaro ou Giscarol, tonnelier de son état, qui n'avait pas l'intention de quitter les lieux. On ne sait d'ailleurs pas à quel titre il occupait ce modeste logis. Bertrand Lavigne cite, dans les possessions de la communauté en 1778 : « La communauté a inféodé au Sieur Giscaro moyennant une rente annuelle de 12 livres, le dessus de la porte de Garonne avec la petite maison dite la badorquette qui est à côté ». Les budgets de la communauté de 1776 à 1789 consultés, font état en recette, du loyer ci-dessus sous l'intitulé suivant : « Le petit bien appelé badorque et le haut d'une maison bâtie sur la porte d'entrée du village, ledit bien lequel nos anciens ont baillé depuis un temps immémorial dont il est impossible de trouver les baux faits par la commune, le tout affermé 12 livres ».

Le même intitulé avec le même loyer est reproduit chaque année par le greffier de la communauté, jusqu'en 1783, où le loyer passe à 12 livres 10 deniers avec le motif suivant : « Loyer 12 livres 10 deniers pour rente du guichet placette et badorque que trois particuliers occupent depuis des temps immémoriaux avec impossibilité de trouver le bail ». Le nom du ou des occupants n'est jamais mentionné.

Donc, à la fin des années 1820, Pierre Giscaro occupait les lieux et la municipalité ne savait pas comment l'en déloger.



Plan : porte de Garonne et maison Giscarol

C'est alors que, lors de la réunion du Conseil Municipal du 11 mai 1824 - M. André Laporte étant maire- un membre du conseil, malheureusement resté anonyme, fit la déclaration suivante, au sujet de la porte de Grenade : « M. Giscaro cédant aux instances qui lui avaient été faites en divers temps, l'avait chargé de faire savoir au conseil assemblé, en son nom qu'il était disposé à céder à la commune l'apartement (sic) qu'il possédait sur la porte du village dite de Grenade ainsi que la petite maison attenante »... A suite de quoi, l'exposant proposa au conseil de faire cette acquisition depuis si longtemps devenue nécessaire et sur sa demande, M. le maire invita le conseil à délibérer. Le sieur Giscaro fut aussitôt appelé en séance pour lui communiquer ses intentions. Bon garçon, l'intéressé proposa au conseil de donner à la commune « toutes les facilités de paiement possibles ». M. le Maire précisa que la commune aurait les ressources suffisantes pour faire face à cette acquisition dans ses fonds libres de 1830 et 1831.

Après en avoir délibéré, le Conseil Municipal décidait à l'unanimité de :

1 - Acquérir le dessus de la porte du village dite de Grenade ainsi que la petite maison tenant au dire de jugement d'expert et suivant les formes usitées en pareil cas.

2 - Démolir les deux portes du village ainsi que ladite maison.

3 - Dresser un plan et devis estimatif des réparations à faire à la voie publique par suite de ladite démolition pour être joints aux procès verbal et plan des experts.

4 - Que la dépense faite pour ces acquisitions et démolition serait payée par les produits de la démolition et par les fonds libres de la commune des exercices 1830/1831.

5 - Transmettre la demande à M. le préfet et solliciter son autorisation. Ainsi fut fait. Deux experts furent mandatés pour évaluer le bien. La commune désigna Jean-Pierre Laffont, architecte du département et Pierre Giscaro le Blagnacais Bernard Caumont.

Le compte-rendu de l'expertise est particulièrement intéressant car il décrit avec beaucoup de précision l'architecture de la porte de Grenade :

« Maison, au rez-de-chaussée, petite chambre éclairée par la porte d'entrée et par une fenêtre au midi, à gauche de cette chambre, escalier très vieux qui monte au premier étage et à la porte ou tour de Grenade, plafond 2m70,

sol en briques en mauvais état, au 1^{er} étage sol à l'identique. Au 1er étage une fenêtre au midi 2^e fenêtre feinte hauteur 2m55. Au-dessus galetas peu élevé. A droite de l'escalier, trois marches conduisant au-dessus de la porte de ville, petit escalier en loques (sic) qui va aux étages au-dessus du passage, le tout très vieux et très dangereux, première chambre 3 mètres sur 2m90. 2m16 de haut, au-dessus galetas de 1m83 de hauteur. Toit à deux pentes, le tout devant être démoli ou étayé ». Cette description permet de comprendre la gravure figurant sur l'assiette.

Les deux experts se mirent d'accord pour un prix de 1500 Francs et un plan de la maisonnette et du passage de la porte joint à l'expertise. La demande d'achat ayant été transmise au Préfet de la Haute-Garonne le 30 janvier 1830, une Ordonnance Royale, signée Montalivet, autorisa le maire de Blagnac à acquérir la maison Giscaro au prix de 1500 Francs. Le maire Jean-Miquel communiqua cette autorisation au Conseil Municipal qui, après en avoir délibéré, prit les décisions suivantes :

1 - « Que M. le Maire après s'être concerté avec le Sieur Giscaro se rendra devant tel notaire que bon lui semblera pour passer l'acte d'acquisition au nom de la commune de la maison et dépendance du Sieur Giscaro moyennant la somme de 1500 Francs qui lui sera payée par la commune aux époques que M. le Maire trouvera à propos de spécifier dans l'acte afin qu'elle puisse se libérer sans gêner le service, ni sans pourtant faire éprouver un trop long retard au vendeur.

2 - Qu'immédiatement après que la commune sera investie de cette propriété, tous les matériaux de quelle espèce qu'ils se trouvent qui composent ce bâtiment, seront vendus dans les formes d'usage sans être démolis et dans l'état qu'ils se trouvent et qu'il sera de même des deux portes d'entrée du village, attendu qu'elles ne seront d'aucune utilité pour la commune, que leur entretien est onéreux et qu'en les faisant disparaître la voie publique s'en trouverait beaucoup mieux. »

Il était également demandé à M. le Maire de faire dresser, par un homme capable et assez entendu, un devis et un cahier des charges relatifs à la démolition et à la vente des matériaux de la maison Giscaro et des deux portes du village. Ainsi fut fait.

Le 23 mai 1831, M. Jean Miquel maire de Blagnac, achetait devant Maître Gineste notaire à Toulouse, la maison Giscaro et ses dépendances

pour la somme de 1500 Francs. Il était convenu que 500 Francs seraient payés comptant et les 1000 Francs restant dus, seraient payés en 1833. Cela posa quelques problèmes financiers à la municipalité de l'époque qui dut vendre 100 peupliers existants dans les ramiers pour solder sa dette.

A l'occasion de cet acte notarié, Pierre Giscaro produisit copie d'un acte d'achat du 27 avril 1789 (sur parchemin pour faire plus ancien NDRL) passé devant Maître Saurine notaire à Toulouse, attestant qu'il avait acheté cette maison au Sieur Lasserre maçon à Blagnac, pour la somme de 150 livres.

Compte tenu qu'à la même date il était locataire de la Communauté de Blagnac, avec un loyer de 12 livres et 10 deniers, il semble que la commune avait acheté un bien qui lui appartenait déjà.

Le 13 juin 1831 vers les 10 heures du matin, Gervais Laux maçon et charpentier à Blagnac assisté de M. Jean Miquel, maire, s'étant rendus sur les lieux et après s'être concertés, il fut procédé de la manière qui suit :

« Estimation des matériaux de la maison acquise au Sieur Giscaro et de ceux de la porte dite de Grenade :

Recouvert en toiture de la maison et du bâtiment appelé la tour qui est au-dessus de la porte 72 Francs. Les planchers de la maison et de la tour avec le carrellement 53 Francs. Les débris de la construction en massicats torchis ou corondages 25 Francs. La façade de la maison du Sieur Giscaro 65 Francs. Les murailles de la dite qui font face au couchant 175 Francs. Les deux murailles qui supportaient un couvert que la municipalité a fait démolir il y a environ 2 ans 60 Francs. La porte proprement dite, comprenant ses deux piliers et l'arceau de la voûte 225 Francs. Total brut 675 Francs à déduire pour frais de la démolition le tiers du produit brut que j'estime devoir le porter à 225 Francs. Reste un produit net d'environ 450 Francs.

Pour la porte de Toulouse : la toiture 36 Francs. Les deux gros piliers et l'arceau 420 Francs. Total brut 456 Francs à déduire pour frais de démolition le 1/3 du produit brut soit 152 Francs reste produit net de la porte dite de Toulouse 304 Francs».

Il était également précisé les précautions à prendre pour la démolition de la maison Giscaro mitoyenne de l'écurie du Sieur Rocolle et comme un côté de la porte de Grenade se trouve lié avec une partie de la façade de la maison d'habitation du Sieur Rocolle fournisseur, on devra avoir le soin en

faisant la démolition de trancher les briques qui se trouvent liées avec cette façade.

En ce qui concerne la porte de Toulouse, elle sera démolie du haut en bas.../... « A la suite de cette démolition une écurie du Sieur Salles et une écurie du Sieur Hérisson se trouveront un peu à découvert, car quand ces individus ont fait leurs constructions ils ont fait arriver les murailles jusqu'aux piliers des portes... »

Cahier des charges pour la vente des matériaux : La vente sera faite au profit de la commune dans les formes et usages en 2 lots après avoir été préalablement annoncée par voie d'affiches placardées dans la commune de Blagnac et dans les communes circomvoisines (sic) ainsi que dans le journal politique (?) de Toulouse. Le premier lot : Maison Giscarol et porte de Grenade mise à prix 450 Francs. Deuxième lot : Porte de Toulouse mise à prix 304 Francs. « La délivrance en sera faite en faveur du plus offrant et dernier enchérisseur, lesquels seront tenus de présenter de bonnes et suffisantes cautions qui devront être agréées par le maire avant l'adjudication afin de connaître leur solvabilité sans quoi ils ne seront point admis. » On ne prenait jamais assez de précautions...

L'adjudication eut lieu le 7 juillet 1831. Premier lot porte de Grenade pas d'adjudicataire. Deuxième lot porte de Toulouse pas d'adjudicataire. La vente est reportée au 24 juillet suivant. Le 24 juillet, toujours pas d'adjudicataire au prix fixé par le cahier des charges. Monsieur le Maire décide de baisser les mises à prix. Le lot, porte de Grenade, est ramené à 400 Francs. Au troisième feu il est adjugé à Bertrand Lavigne oncle, pour la somme de 405 Francs, Jean Rocolle, fournisseur, était la caution. La mise à prix du deuxième lot, la porte de Toulouse, ayant été ramenée à 275 Francs au troisième feu Antoine Lavigne offre 285 Francs, au quatrième feu, rien, au cinquième feu Hérisson 290 Francs, au sixième feu Bertrand Lavigne oncle, au septième feu Ambroise Rocolle 300 Francs, au huitième feu Bertrand Lavigne oncle, 305 Francs et au neuvième feu adjugé à Ambroise Rocolle, maçon à Blagnac, pour la somme de 310 Francs soit 6 Francs de plus que la première estimation. Guillaume Hérisson, aubergiste à Blagnac, lui servait de caution.

La démolition des deux portes et de la maison Giscaro se fit dans la foulée.

On aurait pu penser que l'affaire était terminée. Pas du tout !

Le 16 août 1831, Me Barthélémy Cassé, huissier de justice au tribunal civil siégeant à Toulouse, agissant à la requête du Sieur Dominique Salles, aubergiste à Blagnac, présentait aux Sieurs Ambroise Rocolle adjudicataire de la démolition de la porte de Toulouse et Guillaume Hérisson sa caution, une requête au motif : « En démolissant la porte de Toulouse, ils ont singulièrement compromis l'existence des bâtiments du requérant. » Aussitôt, le 23 août 1831, par l'intermédiaire de Me André Canut huissier de justice, les Sieurs Rocolle et Hérisson -qui dans l'affaire n'étaient que prestataires d'une opération municipale- citèrent à comparaître M. le Maire de Blagnac, devant le tribunal civil de Toulouse en garantie de l'opération par lui ordonnée.

Le 4 octobre 1831, Jean Miquel, maire, convoqua le conseil municipal en session extraordinaire, pour « délibérer relativement à l'exploit en garantie signifié au Maire, par l'adjudicataire de la démolition d'une ancienne porte d'entrée du village. » Le conseil municipal après avoir été informé des raisons de cette citation s'étonna que le Sieur Dominique Salles qui vit s'effectuer cette démolition, alors qu'elle était prévue depuis de nombreux mois, ait attendu qu'elle fut terminée pour citer les sieurs Rocolle et Hérisson en justice. Ensuite, ayant fait remarquer que le sieur Salles avait construit son écurie contre la porte d'entrée du village afin de s'économiser la construction d'un mur ; que la commune avait toujours réparé et entretenu la porte sans rien demander au Sieur Salles ; moyennant quoi, le conseil municipal autorisa le maire à aller en justice.

Le Sieur Dominique Salles fut débouté de sa demande. Il dut retourner à ses fourneaux sans mur et sans indemnité.

Cela lui permit, en 1841, après l'incendie de son auberge, de solliciter un secours auprès de la municipalité en ces termes : « Qu'il me soit permis de vous rappeler, Messieurs, que lorsque la commune vendit la démolition de la porte de Toulouse, je fus privé sans indemnité d'une partie des murs qui soutenaient ma maison. Ce secours serait un dédommagement du préjudice qui me fut alors occasionné. » ainsi que l'a cité Suzanne Béret dans le précédent numéro de notre revue.

Voilà une assiette bien remplie... d'histoires !

SOURCES

LAVIGNE (Bertrand) - Histoire de Blagnac. 1875

Conseil Général du Tarn-et-Garonne - Catalogue Terres Blanches Grès et Faïences fines 1750-1850 2006

Archives Municipales de Blagnac - Délibérations D7- D8- D12- D13- 103- 104

GARCIA (Philippe) Montage et photo d'arrière- plan de la « Porte de Garonne d'hier sur rue du vieux Blagnac d'aujourd'hui »

CLIN D'ŒIL DE L'HISTOIRE

28 août 1816 :

Le conseil municipal décide d'instaurer un droit de stationnement dans le village :

- 2Francs50 pour un emplacement de pailler
- 2Francs pour un emplacement de fumier.



Porte Garonne d'hier Porte de Garonne d'hier sur rue du vieux Blagnac d'aujourd'hui

HELICOSTAT

Vous ne trouverez ce mot sur aucun dictionnaire courant. Pourtant, cet engin volant existe bien depuis qu'Éhmichen l'a inventé et a réussi l'exploit de le faire voler. Il s'agit d'un aéronef allégé de type intermédiaire entre le ballon et l'hélicoptère.

Éhmichen était centralien de la promotion 1908, je suis de la promotion 1960. Ce fut un hasard, mais il est remarquable qu'on fit appel à moi à l'Aérospatiale pour diriger l'équipe chargée de reprendre en les modernisant les études de mon illustre ancien. Avant de parler de mon projet, revenons à Éhmichen.

Étienne Éhmichen est né à Chalon-sur-Marne (actuellement Chalon-en-Champagne), le 15 octobre 1884. Après l'École Centrale, il est employé par la Société Alsacienne de Construction Mécanique et par les Établissements Peugeot. Tandis que le précurseur, l'argentin Raoul Pateras, marquis de Pescara, étudiait et réalisait en Espagne son fameux appareil à décollage vertical, l'ingénieur Étienne Éhmichen travaillait aux usines Peugeot de Valentigney, et construisait une série d'appareils qui ne manquent pas d'intérêt pratique et scientifique dans le domaine du vol vertical et de la stabilité d'espace. La solution proposée par Éhmichen pour la propulsion et la sustentation aéronautique était de type hybride moitié hélicoptère, moitié aérostat. L'inventeur l'appela « hélicostat ».

Son premier vol date de 1921. Son engin de 336 kilogrammes comportait 2 hélices " sustentatrices " de 6,4m de diamètre, à deux branches à axes verticaux parallèles, écartés de 8,05 m, auxquelles il ajouta un ballon aérostat de 140 m³ fabriqué par Zodiac qui avait la fonction de stabiliser et d'alléger l'ensemble.

Le 15 janvier, après avoir effectué tous les réglages nécessaires, l'appareil fut sorti au grand jour. Il effectua alors sept vols à une altitude oscillant de un à deux mètres. Le 28 janvier, il parvint, en présence de la direction du service technique, à se maintenir en l'air 40 secondes. Le 29 janvier, il atteint une altitude de plus de trois mètres et le 5 février, il réalise enfin les essais officiels. En 1923, conscient qu'il offrait une prise au vent trop importante, il supprima le ballon, pour étudier un nouveau dispositif.

Avec ce modèle, qu'on peut déjà définir comme un hélicoptère, le 4 mai

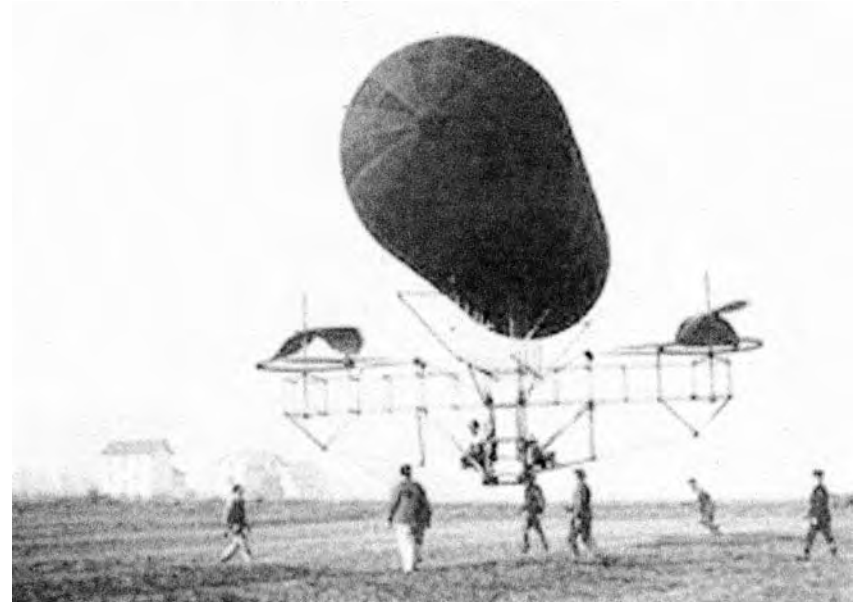
1924, il effectue le premier vol en circuit fermé de 1 Km à Arbouans (où il sera enterré le 6 mai 1956).

L'appareil était doté d'un moteur rotatif de 180 CV actionnant douze hélices qui étaient chargées d'assurer la sustentation, la stabilisation, la translation et la direction. Éhmichen accomplit environ 500 vols en lignes droites et en virages, et il s'immobilisa presque complètement dans l'air. Mais la sécurité n'était pas au rendez-vous : si, par exemple, une hélice s'arrêtait en plein vol, la catastrophe était inévitable. La stabilité de l'appareil par ailleurs était précaire et incertaine, et elle devait être continuellement corrigée par le pilote.

À la suite de ces constatations, Éhmichen, revint à sa formule initiale d'hélicoptère dirigeable et en 1931, il expérimenta un véritable laboratoire volant de ce type. Avec le nouvel hélicostat, le pilote continua à travailler pendant quelques années, et en tira un grand nombre d'éléments et de renseignements utiles.

Ci-dessous une photographie de l'appareil du premier vol de 1921.

Premier vol



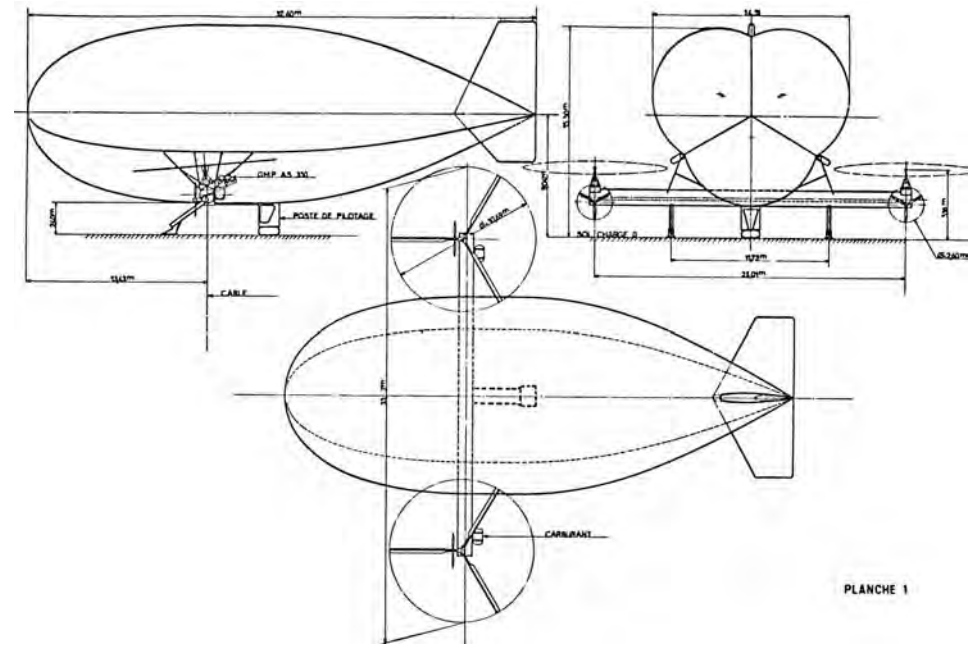
En mars 1979, le Centre Technique du Bois (CTB) a émis une fiche programme pour un appareil qui était destiné au débardage de bois en zone inaccessible. Le CTB souhaitait remplacer l'hélicoptère PUMA dont les coûts d'exploitation étaient élevés. À la suite d'une tempête, le problème se pose de récupérer les arbres abattus, mais la rentabilité doit être prise en compte. Laisser pourrir un arbre dans la forêt n'est pas sans conséquence, des coûts d'exploitation inférieurs devaient permettre de rentabiliser des débardages qui ne l'étaient pas. La fiche programme définissait la mission type suivante : transport de 2 tonnes de bois sur une distance de 1500 mètres entre les altitudes de 1000 mètres et 1600 mètres. Sur cette mission type, l'objectif du CTB était un coût à la tonne débardée entre 105 et 130 Francs. L'appareil projeté pour répondre aux données précédentes est l'hélicostat AZ100 c'est-à-dire un aéronef allégé de type intermédiaire entre le ballon et l'hélicoptère (du type de celui conçu par Cemichen). Il se présentait sous forme d'une carène fuselée gonflée à l'hélium de 4000 m³ à laquelle était suspendue une poutre transversale destinée à supporter les installations motrices. Celles-ci, implantées à chaque extrémité de la poutre, se composaient d'une turbine Turboméca Ariel entraînant l'ensemble mécanique du rotor de l'hélicoptère Écureuil et l'hélice tractive par la prise de mouvement du rotor anti-couple. Une barre transversale interconnectait les deux installations motrices pour que la sécurité soit assurée en cas de panne de l'une d'elle. La cabine de pilotage était située sous la carène, à l'extrémité d'un mât articulé à la poutre transversale, et en arrière de cette poutre afin de donner une visibilité totale sur la charge en bout d'élingue. La liaison poutre-ballon se faisait par bielles et câbles avec rotules pour la liaison avec la poutre centrale et cardans pour la liaison avec les poutrelles latérales en extrémité de voiles du ballon. La carène était fuselée avec partie centrale cylindrique, comprenant trois lobes longitudinaux. Elle était réalisée par fuseaux longitudinaux assemblés par piquûre et soudure simultanées.

Zodiac était chargé de l'étude et de la fabrication de cette carène.

Cela vous paraît obscur, vous avez du mal à imaginer à quoi ça ressemble, le plan trois vues qui est donné ci-dessous va vous éclairer.

Les dimensions de l'engin, non lisibles sur le plan sont les suivantes, entre parenthèses celle de l'A380 :

- longueur : 37,60 M (73 M)



Trois vues Hélicostat auteur inconnu

- hauteur : 15,50 M (24,10 M)

- envergure : 33,70 M (79,80 M)

La masse à vide était donnée à 3200 Kg, (276800 Kg).

Une comparaison des dimensions et de la masse nous montre bien qu'on avait bien un plus léger que l'air.

Une étude complète de faisabilité a été faite. La structure, les systèmes, les masses, l'aérodynamique, les performances, les qualités de vol, la manœuvrabilité ont été étudiés, ainsi que les coûts et l'évaluation économique. Un complément technique est donné en fin de chapitre pour les plus initiés.

Les conclusions de cette étude sont à voir en comparant les performances et la productivité de l'hélicostat AZ100 et de l'hélicoptère PUMA. Le temps total de rotation pour la mission type était de 3,31 minutes pour le PUMA et juste un peu plus 3,61 minutes pour l'hélicostat. Pour le coût, le gain est nettement en faveur de l'hélicostat, environ 40 % pour le coût de prestation et 35 % pour le coût à la tonne débardée. La synthèse de faisabilité faisait remarquer que la charge de 2 tonnes de la fiche programme était la

limite pour le PUMA, alors que cette charge représentait 74 % du maximum de l'hélicostat.

Je fondais de gros espoirs sur la suite qui serait donnée à cette affaire. Pourtant, on nous signifia qu'il n'y en aurait pas, car les risques techniques étaient trop grands. On ne nous donna pas plus de détail et ce fut une grande déception.

Pourtant, ce fut une belle aventure humaine, c'est-à-dire un événement imprévu et extraordinaire (d'après la définition du dictionnaire Hachette). Imprévu parce que du jour au lendemain on fit appel à moi pour diriger ce projet. Extraordinaire, car notre équipe, pratiquement livrée à elle-même, a mené à bien la mission qu'on lui avait confiée. Je sais, ils me l'ont dit, tous les participants à cette aventure en ont gardé un souvenir impérissable.

Compléments techniques :

L'aspect financier (coût de développement et d'industrialisation) et l'évaluation économique se devaient d'être les plus crédibles possible. Pour cela, une étude complète de faisabilité a été faite par la société Zodiac pour ce qui concerne le ballon et par le bureau d'étude de l'Aérospatiale pour le reste de l'appareil. La définition de la structure et des systèmes a été faite de façon détaillée. Plus de 40 plans projets ont été réalisés par le bureau d'étude de l'Aérospatiale pour la structure et plus de 70 plans projets pour les systèmes et les aménagements cabine.

De son côté la définition de la structure souple par Zodiac a nécessité 12 notes et 53 fiches, alors que les systèmes aérostatiques (surpresseur, régulation, sécurité et amortisseur pneumatique cabine) sont définis par 4 notes et 17 fiches. Il était prévu de justifier la structure de la poutre transversale avant le premier vol par calcul et par essais statiques non destructifs. Le reste de la structure devait être justifié par calcul et par essai en vol.

La motorisation, la propulsion et la plupart des systèmes (carburant, hydraulique, climatisation, génération électrique, contrôle de vol, éclairage, etc.) n'ont présenté aucune nouveauté par rapport à ce qui se fait sur les avions. Par contre, les commandes de vol qui conditionnent les qualités de vol et la performance de l'appareil, ont fait l'objet d'une étude très détaillée.

Pour l'Aérospatiale, la commande des deux rotors d'hélicoptère, des deux hélices et leur interaction était une première et les ingénieurs de notre division hélicoptère de Marignane nous apportèrent une aide précieuse. En

simplifiant, les commandes de vol au poste de pilotage sont celles de l'hélicoptère (manche de pas cyclique, manche de pas collectif et palonnier) avec en plus une poignée tournante installée sur le manche de pas cyclique. Les commandes de pas cyclique et de pas collectif sont mécaniques de type classique. Un vérin électrique intercalé sur les câbles de commande du pas collectif commande le roulis et le trim de roulis. Un boîtier électronique élabore le signal de commande du premier moteur de ce vérin prenant en compte les demandes de pas cyclique latéral, de pas collectif et de trim de roulis. En cas de panne, la commande s'effectue de façon manuelle directe sur le deuxième moteur du vérin. L'avancement et le lacet sont réalisés par variation du pas des hélices. Celle-ci est obtenue à l'aide d'un vérin électrique piloté par une servovalve pression à deux étages et commandé par un boîtier électronique. En cas de panne, la commande s'effectue de façon manuelle directe sur le deuxième enroulement des servovalves.

L'aérodynamique a fait l'objet de nombreux calculs, avec notamment : la répartition de pression sur la carène (grâce à un calcul d'écoulement potentiel en fluide parfait pour des corps non portant mis au point à l'Aérospatiale), la définition et caractéristique des empennages, les coefficients statiques globaux de la carène seule, la pénétration de la carène dans une rafale et les coefficients des autres éléments et éléments de traînées. Basée sur les résultats de l'étude aérodynamique, les qualités de vol ont pu être évaluées et ont conduit à des résultats favorables. Ont été particulièrement étudiés : les effets aérodynamiques et inertiels s'exerçant sur l'appareil léger et en charge, l'équilibre statique longitudinal et latéral et les mouvements longitudinaux et latéraux (en tenant compte du mouvement relatif de la charge suspendue). Enfin, concernant la manœuvrabilité, point crucial de cet appareil, on a étudié :

- La manœuvre de roulis et la défense latérale avec un vent de travers de 15 nœuds, dans les conditions altitude zéro et 2000 mètres, en léger et en charge.

- La manœuvre de lacet en léger et en charge.

- La manœuvre verticale sur un et deux moteurs.

- Les vitesses de translation maximales vers l'avant et vers l'arrière.

Les résultats se sont avérés acceptables et compatibles avec la mission.

L'AGRICULTURE À BLAGNAC

BLAGNAC RURAL AU PASSÉ

Jusqu'au milieu du XX^e siècle, l'activité agricole tenait une place prépondérante en

Midi-Pyrénées. Bien sûr, le relief et le climat différenciaient chaque partie de ce vaste territoire. Ainsi Blagnac et les villages du toulousain (ou proches de Toulouse) présentaient des ressemblances dues à leurs usages, leurs formes de cultures, leur population paysanne qui, globalement, a subi le même déclin, en partie sous l'influence de la grande ville proche.

La documentation disponible et les articles publiés à ce jour dans notre revue, permettent de dresser, pour Blagnac, un bilan, certes non exhaustif, mais suffisamment étoffé de cette évolution.

L'ENQUETE DE 1321

Après avoir appartenu aux Comtes de Toulouse, la seigneurie de Blagnac entre dans le domaine royal en 1271. Elle y reste jusqu'en 1307, date de l'échange que fait le roi Philippe le Bel avec Géraud Balène, Chevalier quercynois, résidant à Figeac, surintendant des finances dans la sénéchaussée de Toulouse.

En 1320, Philippe V dit le Long, voulant réformer les abus qui s'étaient introduits dans l'administration des domaines de la couronne, demande au Sénéchal de Toulouse de faire procéder à la vérification de tous les contrats de dons, échanges ou autres.

Les commissaires nommés par le Sénéchal se rendent à Blagnac en mai 1321. Ils vérifient et jugent légal l'acte possédé par Géraud Balène. Ils interrogent les consuls et les notables. Ceux-ci après avoir prêté serment déclarent que « la Seigneurie de Blagnac se compose de Blagnac, Cornebarrieu, Aussonne, Beauzelle, Seilh, Cluzel, Lespinasse, Bruguières, Lacourtenourt, Lalande, Fontanes et la Mascotte (...) que le village de Blagnac compte 180 feux (c'est-à-dire environ 700 personnes) dont 130 ont une certaine aisance, 37 possèdent quelque chose et 13 ne possèdent rien ». Tous travaillent la terre ou en dépendent.

Cette enquête donne des renseignements précieux sur les cultures. En effet, d'après les redevances dues en nature au seigneur, elles se composent essentiellement de céréales : blé, froment, avoine, mais aussi de « foin, de vin, de chanvre, de lin, de pastel et de raves ». Il semble que « les bois et les forêts » soient inexistantes sauf à Cornebarrieu.

Les habitants possèdent en commun plusieurs ramiers et pastencs (pâturages communaux) : « le ramier situé au milieu de la Garonne du côté de Toulouse en face du village, le ramier Barrau entre le Touch et la Garonne, le pastenc du rivage du port près du Touch, le pastenc limité par les Roches et les terres du Falga (actuellement au bas d'Uzou) et le pastenc entre la Garonne et les terres du Falga ».

Comme nous le verrons plus loin, ces « communaux », souvent convoités par les seigneurs, représentent une source de revenus et permettent de nourrir le bétail. L'enquête ne mentionne pas le nombre de bestiaux pourtant nécessaires au travail des champs.

L'ANCIEN REGIME

Les communaux

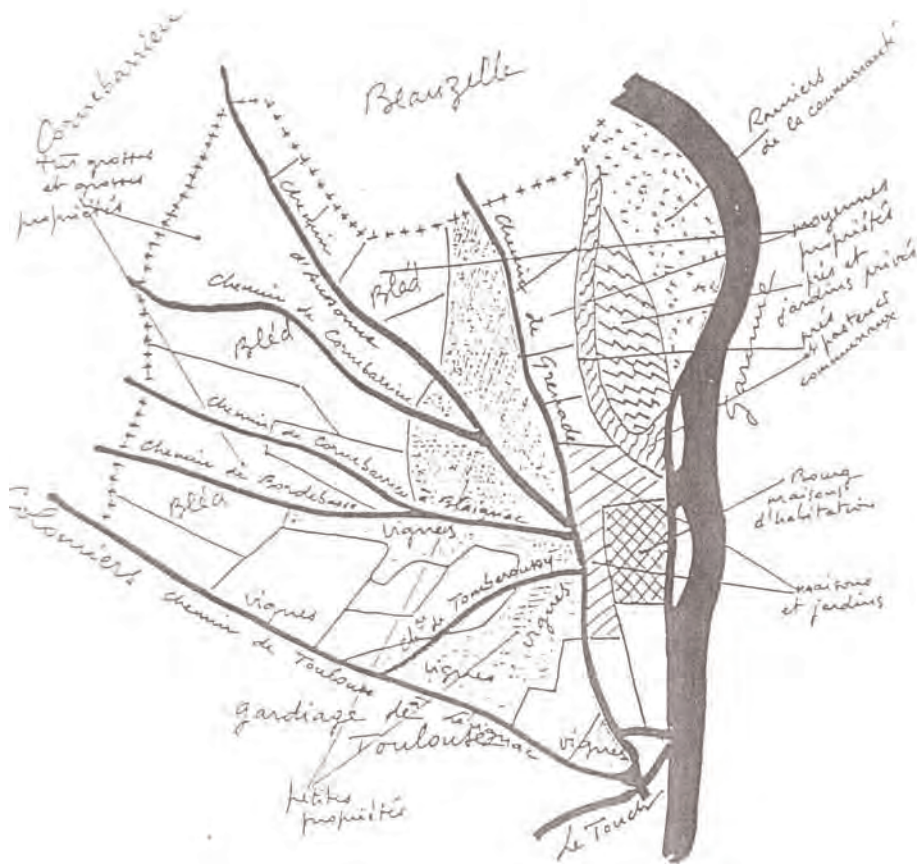
Il faut attendre 1728 pour trouver la transcription dans une délibération de la communauté du « compoix cabaliste ». Sous l'Ancien Régime, chaque année, deux « commissaires » désignés par les consuls, passent dans les fermes pour dresser la liste de tous les animaux.

En 1728 donc, 97 noms de propriétaires ou de métayers figurent dans ce compoix. Ils possèdent en tout 3 chevaux, 4 juments, 3 poulains, 76 vaches, 52 ânesses, 154 moutons dont 124 au boucher Antoine Sembres, 759 brebis et doivent payer « dix sols par tête de bêtes à cornes, chevaux, juments et ânesses et un sol par mouton et brebis ».

Les ânesses en grand nombre, particularité bien blagnacaise, appartiennent aux blanchisseuses. Les ovins fournissent la laine, les vaches le lait. Ces dernières, vu le peu de chevaux et de juments, servent certainement pour les labours.

Blagnac en 1748

Répartition géographique
des zones d'habitation, des propriétés
et des cultures



Les habitants confient les bestiaux au garde ramier qui les mène paître dans les pâturages communaux s'étendant jusqu'à la limite entre Blagnac et Beauzelle. Ce personnage, en principe volontaire, récupère les animaux le matin dans le « carrelot » devenu Chemin des Ramiers et les ramène le soir. Les propriétaires tant ceux du village que ceux des métairies le rétribuent en

nature avec du blé tandis que la commune lui verse 60 livres par an. Non seulement, il doit veiller sur le bétail, ne pas en égarer, mais en plus il est responsable de la conservation des ramiers. Il refait les brèches du tertre ou enclos,

« empêche les bestiaux de brouter les ramilles et toute personne de couper ou émonder les arbres qui sont dans le ramier en pâture ». S'il rencontre des villageois bravant cet interdit « il est tenu d'en informer les consuls pour punir les délinquants... ».

C'est que ces communaux, comme nous l'avons dit, sont précieux pour les finances de la communauté.

Depuis au moins 1699, chaque famille se voit attribuer un demi-arpent pour trois années à raison d'une rente annuelle de six livres par arpent payable à la Saint-Barthélemy (en août). La superficie de ses ramiers fluctue au gré de la Garonne qui emporte ou dépose les alluvions.

Les prés communaux sont eux, mis chaque année, au mois d'avril, en adjudication « à celui qui fera la condition la meilleure, dans la maison de ville après la grand-messe (...) à l'extinction de trois feux ». La mise en afferme est annoncée dès le mois de janvier.

En 1776 par exemple, 32 parcelles de 1 à 3 arpents trouvent preneurs et rapportent à la communauté la somme de 2773 livres 15 sols.

Ces coutumes prendront fin en 1813 avec la vente de ces terrains communaux commencée en 1790.

Les récoltes

Nous ne revenons pas sur les structures foncières et les groupes sociaux du XVIII^e siècle très bien expliqués par Monsieur R. Cazalé dans le n°1 de notre Revue. Rappelons simplement que la plus grande partie des terres, travaillées par les moins favorisés, appartiennent à des Bientenants forains qui ne résident pas à Blagnac. En effet, les propriétés importantes (plus de 20 arpents, soit environ 12 hectares) représentent 68% de la superficie de la commune, dont près de 50% pour les propriétés de plus de 50 arpents (soit à peu près 30 hectares). Mais 94% de la propriété à Blagnac appartient à des propriétaires non-exploitant, pour la plupart des Bientenants forains. Ces nobles ou marchands aisés font construire des « maisons de campagne » souvent appelées « châteaux » (Pinot, Cassagna, Ganelou...) avec le logement pour le

métayer, les dépendances nécessaires, l'orangerie sans oublier le pigeonnier souvent à quatre piliers, signe que la propriété appartient ou a appartenu à un noble. Les pigeons sont très appréciés pour leur chair et pour « la colombine » qui sert d'engrais naturel tout comme la litière des animaux.

À la veille de la révolution, à partir de 1782, Monsieur de Ginesty, sub-délégué de l'intendant de Languedoc, envoie des questionnaires aux consuls concernant les récoltes. Les céréales restent majoritaires avec en priorité le froment, suivi de loin par l'avoine et le seigle. Le seul changement notable est le développement de la culture du « millet » ou maïs, si important pour l'alimentation des villageois et des animaux. Il a pris la place du chanvre, du lin et du pastel qui ne sont plus cultivés. Il y a toujours un peu de vigne.

En moyenne la production se chiffre ainsi : 2790 setiers pour le froment, 135 pour le seigle, seulement 20 pour l'avoine et 165 pour le millet. Les « foins et autres pâturages » représentent 120 charretées et la paille 220 ; les légumes 40 setiers, les fruits 80 corbeilles et le vin 500 barriques.

Tout ceci en année « commune », mais bien souvent la sécheresse, les gelées de printemps (avril ou mai) réduisent ces productions « à la modicité ».

Elles ne suffisent pas à la semence et surtout à la nourriture du bétail « fort maigre » et à celle des habitants qui, comme nous l'avons vu dans le précédent numéro de la Revue, tombent dans la misère.



Bages, 2 filles Dernier troupeau à Blagnac 1980



Enfant charrue Charrue abandonnée 1980

Les vendanges donnent lieu à tout un « cérémonial ». Tout d'abord « suivant les us et coutumes » quatre prud'hommes sont désignés « pour reconnaître si la vendange est mûre ». Par exemple en 1781 « Jean Rouquier, Jean Bégué, Bertrand Caumon et Jean Marquet (...) se rendront dans les vignobles et les parcourront tant sur les bords que sur le milieu et feront leur rapport sur l'état de la vendange et à quel jour elle pourra être ramassée par le public ».

Ce rapport est présenté ensuite au seigneur baron afin qu'il « choisisse les deux jours pour lui-même et le jour pour le public ». Après que « la parfaite maturité de la vendange » ait été constatée, les consuls décident de fixer le jour de la récolte au lundi 24 septembre, réservant le vendredi et le samedi 21 et 22 au baron. Après lui avoir demandé son approbation, celui-ci répond : « Vu la délibération de la communauté nous consentons que le ban des vendanges soit publié à notre nom pour vendanger lundi prochain vingt-quatre du courant pour le public en général, nous réservant vendredi et samedi 21 et 22 du courant. À Toulouse le 20 septembre 1781 ». Il signe « Blagnac ».

Parfois le baron préfère les deux jours après les vendanges générales, comme en septembre 1785. Il accepte que M. Amans Astre vendange avant

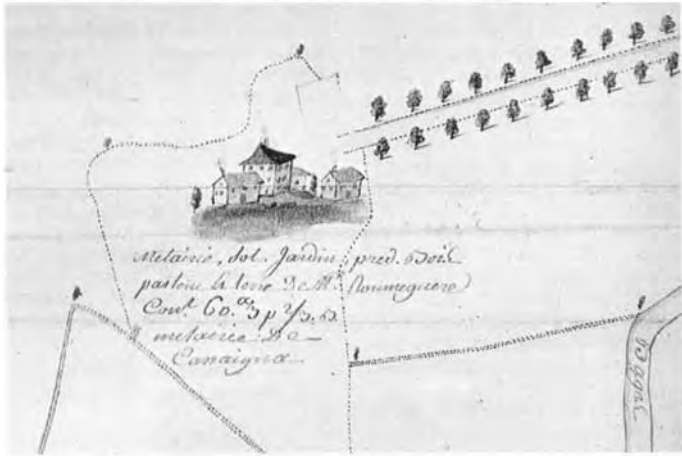
Les métairies du XVIII^e siècle



Bordebasse



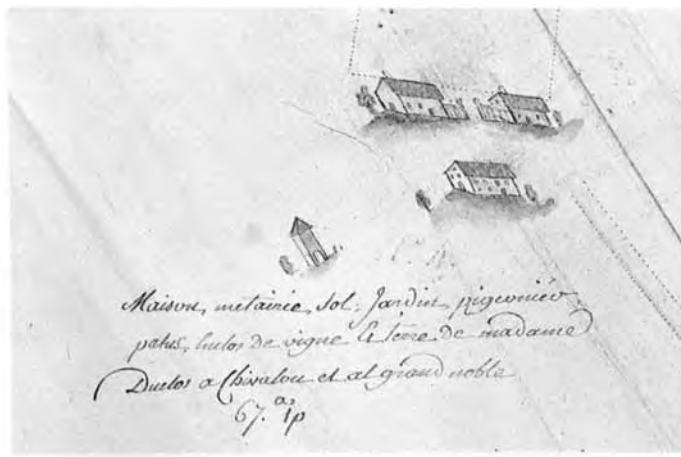
Bages



Cassagna



Grand Noble



tout le monde. Dans sa vigne « qui est en enclos et dans un endroit bien éloigné du vignoble de la Communauté et dans un sol faible en gravier, les raisins viennent plus tôt à maturité et doivent être cueillis avant car ils risquent de pourrir, de tomber ou d'être dévorés par les bléreaux (sic) ou autres animaux...»

Après les moissons ou les vendanges « le râtelage, glanage et grappillage », réservés « aux habitants pauvres, vieux ou infirmes ou trop jeunes pour travailler », sont permis dans les vignes ou les champs non clos « par un treillage, une haie, des pieux ou un fossé ».

Sous le Premier Empire, comme la canne à sucre arrive mal à cause du Blocus continental institué par Napoléon, la culture de la betterave sucrière est favorisée. Des instructions sont données en 1810, des récompenses promises ; de même pour le coton en 1808.

Le Ministre de l'Intérieur fait distribuer par les préfets des graines de coton herbacé. Huit cultivateurs blagnacais acceptent de faire l'essai, aucun ne répond pour les betteraves. Ils ne sont pas les seuls : en Haute-Garonne seulement 7 ha sont plantés en betteraves.

UNE LENTE EVOLUTION

Comme le souligne B. Lavigne, la révolution de 1789 a permis « incontestablement de grands progrès dus à l'abolition des dîmes et des droits seigneuriaux ».

À Blagnac, durant le XIX^e siècle, la culture intensive se développe. La suppression de la jachère au profit des plantes fourragères augmente considérablement le rendement des céréales toujours cultivées. La vigne, par contre qui « selon le cadastre de 1530 occupait la plus grande partie du territoire de Blagnac a presque disparu ».

Les recensements reflètent la meilleure qualité de vie des Blagnacais. Depuis 1831, le nombre de propriétaires ne cesse de croître tandis que celui des journaliers diminue.

En 1831, les premiers ne sont que 51, les seconds 212.

En 1851, les deux catégories frôlent l'égalité : 363 propriétaires et 390 journaliers ou domestiques.

Vingt ans plus tard, B. Lavigne peut écrire « De nos jours, les ouvriers des champs gagnent 2 francs en moyenne.

Ils étaient autrefois obligés d'aller, pour ainsi dire, quêter leur travail le chapeau à la main. On vient les prier aujourd'hui et on se les dispute. Bientôt on n'en trouvera à aucun prix (...) L'ouvrier des champs ne veut plus travailler pour un maître ; il veut cultiver pour son compte et bénéficier seul du fruit de ses sueurs (...) à force de soins, de travail, de privations et d'économie, il finit par devenir propriétaire... ».



*Groupe paysans Maîtres-valets et régisseur au Grand-Noble
Début du XX^e siècle (Collection Famille Faresin)*

L'élevage se développe également. En 1866, le cheptel se compose de 89 chevaux, juments et mulets ; de 231 bovins, de 834 ovins et de 606 cochons et truies. Les ânesses ne dépassent pas la trentaine : les blanchisseuses préfèrent le cheval et la charrette !

L'essor de l'agriculture permet une meilleure alimentation et par suite une meilleure santé. « Autrefois, écrit encore B. Lavigne, la nourriture, presque exclusivement végétale (fèves, haricots, pois) se composait principalement de pain de blé et souvent de maïs (...) de nos jours, le maïs est devenu un mets de fantaisie sous le nom de millas (...)

Malgré son prix élevé, la consommation de la viande de boucherie est devenue considérable à Blagnac. Les registres de perception de l'abattoir



Scènes de dépiquage (Collection Famille Carret)
Machine à dépiquer 1929, battage à la ferme 2

public donnent, depuis 20 ans (1855), une moyenne de 65 bœufs, 150 veaux, 60 moutons, 40 agneaux et 70 porcs, égorgés et vendus annuellement par les bouchers de Blagnac. Dans ces chiffres ne sont pas compris les porcs, oies, dindons, lapins, volailles, pigeons qu'on élève ou achète dans les foires et marchés... ».

Un marché se tient à Blagnac tous les jeudis, deux foires ont lieu en août et novembre. Les bonnes routes construites depuis la fin du XVIII^e siècle facilitent les échanges avec les autres villages, l'omnibus tous ceux avec Toulouse.

Nous avons vu la faible quantité de légumes produite juste avant la Révolution de 1789. Les Blagnacais, profitant du sol alluvionnaire de la basse plaine augmentent et diversifient la production des cultures maraîchères durant le XIX^e siècle. Aux légumes de base des siècles passés, ils ajoutent l'ail, les poireaux, les carottes, les oignons... Un questionnaire envoyé en 1841, au maire de Blagnac par les services de la préfecture nous en fournit la preuve. En effet il porte sur « les carottes, les oignons et l'ail » et précise « votre commune est une de celles où ces trois légumes se cultivent en plus grande quantité... ».

Cette remarque se justifie seulement en partie car la production de choux et de choux-fleurs dépasse, du moins en superficie, celle de « ces trois légumes ». En effet, au début du XX^e siècle (les documents d'archives sont à cette époque plus nombreux et plus précis), ils occupent 106,75 ha, viennent

ensuite les pommes de terre : 67,40 ha, les carottes : 8 ha, l'ail : 7 ha, les asperges : 2 ha, les cornichons : 1 ha...

Cependant, les céréales continuent à supplanter toutes les autres cultures. Jusque dans les années cinquante, la vente de ses productions tant céréalières que maraîchères produisent une substantielle source de revenus pour les Blagnacais.

L'activité agricole reste primordiale. Même les religieuses du couvent se consacrent à la culture. En 1928, elles possèdent 2,20 ha en blé, 1,10 ha en avoine, 56 ares de maïs. Elles cultivent également les légumes et les plantes fourragères car elles élèvent quelques animaux comme le montrent des « relevés » de 1945.



Les religieuses
(Cliché Jean Dieuzaide)
Religieuse et la vache,
Religieuse et les abeilles

L'élevage est encore bien présent dans la commune. En 1954, le cheptel se compose de 120 chevaux, 166 vaches laitières, 120 porcs ; par contre le petit bétail a pratiquement disparu : seulement un bélier, 50 brebis et 10 chèvres. Mais, peu à peu, dans les années 60, les tracteurs remplacent les animaux de trait.

En 1945, le maire répond à une enquête demandée par la chambre de





Le cheval (cliché A. Toppan)

commerce, il mentionne le terrain d'aviation et les 1200 ouvriers travaillant pour la S. N. C. A. S. E. dont 300 résidant dans la commune : une nouvelle ère s'annonce déjà.

Car si, encore en 1965, 105 chefs d'exploitation font vivre 329 personnes sur une population totale de 8604, ils ne sont

plus qu'une cinquantaine en 1970. Cette année-là, la municipalité pense que « la vocation de la ville est industrielle et commerciale ».

La superficie des terres agricoles qui atteignait presque 1800 hectares au XIX^e siècle n'est plus que de 900 en 1970.

L'urbanisation commence à peine !...

Suzanne BERET



Un des premiers tracteurs (collection Famille Laborie) tracteur gris

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE :

- Archives départementales de la Haute-Garonne
Série C : C1083 - C 1111

- Archives municipales de Blagnac
Série D : 1D4 - 1D5 - 1D7 - 1D8 - 1D9
Série F : Recensements à partir de 1831
3F6 à 3F13
4F1
5F1 à 5F7

Série G : 2G3

4G1

Série I : 1I49

ÉCHÉ (Guy), « Blagnac ville et village »

Ed. Eché Toulouse 1985

FRECHE (Georges) « Toulouse et la région Midi-Pyrénées au siècle des lumières, vers 1670-1789 » - Ed. Cujas 1974

LAVIGNE (Bertrand) « Histoire de Blagnac »

Ed. Lafitte Reprints Marseille 1978

MOULIN (Annie) « Les paysans dans la société française de la Révolution à nos jours »

Ed. du seuil 1988.

Articles de la Revue :

CAZALÉ (Robert) « Structures foncières et groupes sociaux à Blagnac à la veille de la Révolution » N° 1

LAURET (Alain) « Blagnac : une petite commune rurale au Moyen Age » N° 2

BOISARD (Béatrice) « Le partage des biens communaux » N° 3

SICART (Jacques) « Blagnac sous le Second Empire » N° 24

« Blagnac au temps du Roi Soleil » N° 27

« Blagnac au Siècle des Lumières » N° 30

LA VIE A LA FERME DANS LES ANNEES TRENTE

Pascaline Prévost raconte sa jeunesse laborieuse :

En 1926, j'avais 11 ans, quand je suis arrivée en France en venant d'Italie.

Mon père et mon oncle étaient venus un an avant, chercher une propriété. Ils ont trouvé que la ferme « Cassagna » n'était pas mal. Mon père nous a fait venir. Je me souviens qu'il est venu nous chercher à la gare Matabiau avec la charrette le jour de la baloche de Blagnac. Cette ferme, mes parents l'ont achetée et payée petit à petit, mais quand elle a été finie de payer, les avions « nous l'ont prise » avec une indemnité bien sûr.

Nous étions 10 enfants, le dernier Maurice est né en France et moi j'étais l'aînée. J'aidais beaucoup maman, je m'occupais de mes frères et soeurs.

Je ne suis presque pas allée à l'école. Comme nous avions des vaches laitières, d'abord 2 et de plus en plus jusqu'à 30, nous vendions le lait. Je portais 2 bidons de 20 l de lait (tiré la veille à la main) sur mon vélo et je servais les clients jusqu'à la gare Matabiau. Ils mettaient une casserole derrière leurs volets. Mes sœurs plus jeunes livraient dans Blagnac.

À la saison des melons, après avoir servi les clients, je rejoignais mon père sur le marché d'Arnaud Bernard et je l'aidais. La vente des melons était d'un bon rapport. Mon père et mes frères travaillaient les 36 ha de terre. Les labours se faisaient avec une paire de bœufs. Nous faisons pousser du blé surtout et du maïs, des navets, des betteraves fourragères... Mon père vendait le blé à la Halle aux grains, à Toulouse. Un jour, quelqu'un lui a dit que l'élevage des vers à soie rapportait bien. Nous l'avons fait pendant trois ans. J'allais chercher les feuilles de mûrier là où est la clinique des Cèdres. Je remplissais la charrette tirée par le cheval, mes sœurs m'aidaient. C'est vrai que ça « arrondissait les fins de mois », ça « améliorait l'ordinaire ». Mais ils mangeaient beaucoup, et il leur en fallait des feuilles ! Mon père apportait les cocons place Dupuy à Toulouse.

Nous élevions trois cochons par an. Nous les nourrissions avec de la farine de maïs écrasé avec une meule manuelle, mélangée avec des choux... Nous en vendions un et gardions les deux autres pour notre nourriture. C'était de la soupe tous les jours. Nous faisons la « polenta » (millas) : nous mettons la farine de maïs et l'eau dans un grand chaudron pendu dans la cheminée et il fallait tourner jusqu'à ce

qu'elle devienne épaisse. Mon père avait fabriqué une sorte de trépied avec une tôle devant pour ne pas que nous nous brûlions les genoux. Après on la coupait en morceaux et on la faisait frire dans de l'huile ou dans la graisse de cochon.

Nous avions une lieuse et une batteuse achetées d'occasion, nous les prêtions aux voisins. Les plus près étaient les Bettini « au château de Ferrié». Pour les moissons et des vendanges beaucoup de monde venait aider. Nous nous entraidions beaucoup. Il fallait les faire tous manger. Heureusement, nous avions le vin de nos vignes, des poulets et la charcuterie faite avec les cochons. C'était des moments de dur travail, mais « sympa » quand même.

Nous nous retrouvions aussi tous à la veillée pour dépouiller le maïs. Nous ramassions les « panouilles » en septembre. Mais ces soirées étaient exceptionnelles. En règle générale, nous nous couchions tôt, car il fallait se lever de bonne heure et le soir nous étions « crevés ».

En ce temps-là aucun chemin n'était goudronné. Quand il pleuvait, il y avait de la boue partout et beaucoup de trous. Il fallait faire attention avec le vélo. Nous n'avions pas l'électricité, nous nous éclairions avec la lampe à carbure et pour l'eau il y avait le puits.

Notre maison avait un étage : quatre pièces en bas, quatre pièces en haut. Les filles couchaient d'un côté, les garçons de l'autre. L'étable, le chai... encadraient le bâtiment. Il y avait aussi un pigeonnier. Nous n'avions pas de pigeons car ils mangeaient toutes les graines dès qu'on les semait. En bas du pigeonnier, nous mettions le cheval et en haut, le fourrage. Il y avait un abreuvoir pour le bétail et un vivier. Les plus grands d'entre nous surveillaient les plus jeunes pour qu'ils ne tombent pas.

Maman savait faire les nouilles, nous les découpons comme des tagliatelles ou alors nous tordions un peu la bande de pâte comme un papillon. Elle faisait aussi le savon, papa allait chercher le suif à l'abattoir. Nous avons tous travaillé très dur, mais la plus vaillante, c'était maman : 10 enfants, la ferme...

La vie n'était pas facile : beaucoup de travail à la main, pas de confort. Nous n'étions pas riches mais nous avions de la soupe tous les jours... Aujourd'hui la soupe fait grossir (!) mais moi, j'en mange toujours... »

BLAGNAC RURAL AUJOURD'HUI

En juin 1995, FORUM a consacré un article aux « agriculteurs dans la ville ».

Ils étaient alors quarante-trois.

Qu'en est-il aujourd'hui ? Qu'est-ce qui a changé depuis douze ans ?

Pierre Laborie, descendant de plusieurs générations de cultivateurs, maraîcher depuis plus de trente ans, répond à ces questions.

Qu'est ce qui a changé depuis 1995 ?

- Le nombre d'agriculteurs

Nous ne sommes plus qu'une douzaine d'exploitations apportant des légumes pour les vendre au marché d'intérêt national. En effet, plusieurs raisons ont amené à cette situation : décès, départs à la retraite sans reprise par les jeunes, investissements importants en heures de travail et en matériel (il est très difficile de recruter du personnel pour faire des travaux nécessaires) et enfin diminution de l'espace agricole du fait de l'urbanisation. Chaque exploitation peut être composée de plusieurs personnes (conjoint, aide familial, employés...)

- Les productions

La production de céréales, gourmande en espace, a été presque totalement repoussée à l'extérieur de Blagnac car il ne reste pratiquement plus d'espace cultivable à Blagnac en dehors de la zone bordant la Garonne (qui procure des terrains d'excellente qualité grâce aux alluvions) et réservée, elle, plutôt à la culture maraîchère.

Les céréales produites sont principalement le maïs, le blé et le tournesol mais en faibles quantités.

La production de légumes a évolué car la culture de la carotte qui était la culture principale a fortement baissé au profit de la culture des salades et autres. En effet, la production de la carotte a été fortement concurrencée par de gros agriculteurs des Landes qui ont pu se mécaniser totalement grâce à des surfaces cultivables beaucoup plus importantes (de 50 à 100 Ha) par exploitation. De ce fait le prix de vente des carottes de Blagnac n'était plus

compétitif, et malgré sa renommée certains maraîchers se sont lancés dans la culture des laitues (batavia, romaine, sucrine, rougette, feuille de chêne ...) Cette culture est possible pratiquement toute l'année avec un cycle de 2 à 3 mois. L'hiver bien sûr la production est plus lente et il faut prendre des précautions contre le gel (serres, tunnels).

A Blagnac, on produit aussi des poireaux, des choux, des navets, des radis, des pommes de terre, des tomates ...

- Les lieux de production

La production des céréales est très faible à Blagnac, et une production plus importante est réalisée par 2 exploitants blagnacais à Aussonne.

Pour la culture maraîchère la production est concentrée aux ramiers (70 ha) où le sol est très favorable, jusqu'à la zone des prés (25 ha), à l'extérieur de la digue, qui préserve la zone habitable. Cette zone est inondable et c'est un aléa pour toutes les récoltes qui peuvent être perdues en cas d'inondation. Une partie de la culture maraîchère a débuté également à Aussonne à l'aide d'une serre.

- La vente

La vente des cultures maraîchères a lieu principalement au marché gare, toujours sur les mêmes emplacements, sur des carreaux loués à l'année, depuis sa création en 1970. Sur les 650 emplacements utilisés par les maraîchers de la ceinture toulousaine à sa création, 500 étaient encore utilisés en 1995, aujourd'hui seulement 300 sont encore loués.

Pour Blagnac, 22 carreaux étaient loués en 1995, 12 seulement sont loués actuellement. Cela montre le déclin du nombre d'exploitations sur Blagnac et en général.

Le marché est ouvert tous les jours à 6h du matin, uniquement aux professionnels (les journées les plus actives sont celles du lundi, du mercredi et du vendredi).

- Les acheteurs

Les acheteurs sont :

- des grossistes qui vont également ravitailler d'autres régions (côte languedocienne, Aveyron, Quercy, Pyrénées Orientales et Andorre),



Plantation des salades



Machine à planter



Les salades en plein champ



Les salades sous serre

- des commerçants et épiciers alimentant les marchés de détail et les commerces de Toulouse, des environs et de la région.

Un petit nombre de maraîchers de la région toulousaine livrent directement quelques grandes surfaces en direct.

Il y a une dizaine d'années, certains producteurs maraîchers se sont regroupés (PROMARAIS et Toulouse Frais), pour pouvoir assurer l'approvisionnement partiel de certaines centrales d'achats.

- Le métier

Notre métier consiste toujours à préparer le sol, semer ou planter des produits sélectionnés, assurer la production en utilisant des engrais et des produits et dosages phytosanitaires recommandés, récolter, préparer, conditionner et vendre.

Aujourd'hui la réglementation étant très pointilleuse, le producteur doit assurer la traçabilité du produit, depuis la semence, en passant par les



Au marché-gare. A gauche, le carré des Blagnacais.

traitements utilisés (herbicides, insecticides et fongicides), les dates de chaque intervention, jusqu'à la vente du produit étiqueté.

Il est responsable de l'état sanitaire des produits vendus. Des contrôles en cours de production sont réalisés par la Direction Départementale de l'Agriculture et de la Forêt et, sur les marchés par le Service des fraudes qui fait des prélèvements de produits pour analyses. La comptabilité est également suivie et validée par un centre de gestion indépendant.

Les exploitants actuels sont : Simone Brandela, Jean Catarina, Louise Faresin, Marc et Pierre Laborie, Pierre Lacoste, Jean Pierre Lozes, Robert Martin, Guy Hof, Robert Panozzo, Fernand Pozza, André Salès, Abdelhak Taleb, Charles et Henry Vacchina.

- Le Syndicat des agriculteurs et des maraîchers

Le syndicat existe toujours (association avec Beauzelle, président J-P Lozes), il a pour rôle la gestion des places au marché gare, il intervient dans l'attribution des terrains maraîchers lors de ventes et dans les discussions avec la Préfecture sur certaines réglementations sociales ou économiques.

- L'arrosage

Après les années de sécheresse de 1985/1986 et 1987, les maraîchers de Blagnac ont décidé de créer une station d'arrosage en commun, car les nappes phréatiques et les puits ne pouvaient plus assumer les consommations en eau. Cela a été créé et financé par les maraîchers, dans le cadre d'une Association Syndicale Autorisée dont le budget est supervisé par la Préfecture et qui a pour but d'assurer le prélèvement d'eau dans la Garonne et sa distribution par bornes aux maraîchers de Blagnac.

Elle est composée aujourd'hui de 9 membres (12 à sa création en 1993).

Les maraîchers se sont ainsi associés pour mettre en commun les moyens et partager les coûts d'arrosage des cultures. L'eau est prélevée dans la Garonne grâce à une pompe immergée qui remplit un bac de décantation dans lequel 3 pompes (40, 80 et 120 m³/heure avec une pression de 7 à 11 bars) peuvent puiser pour la fourniture de l'eau et l'envoyer dans le réseau qui alimente la zone maraîchère des ramiers.

Les pompes et leurs armoires de commande sont regroupées dans une station de pompage, située chemin des Ramiers en bordure de



Vignes et champs de céréales près du centre de Blagnac



Moissonneuse batteuse



Moissonneuse Claas



Vendangeur accroupi



Vendange tracteur



Sillon de vigne



Tournesols : Champ Bonnefille, rue Carrière



Belles grappes

Garonne. L'autorisation de prélèvement dans la Garonne est de 100 000m³ au total, pour l'année.

L'ASA doit payer les taxes de prélèvement, l'agence de l'eau, l'achat et l'entretien des pompes, des automatismes électriques, la consommation d'électricité, la création et l'entretien du réseau de distribution ... L'entretien de la station et de ses abords est réalisé par les maraîchers directement. La répartition des frais parmi les membres de l'ASA est proportionnelle au débit souscrit par chaque exploitation. La station est contrôlée par l'APAVE.

- Vous-même que cultivez- vous ? Où ?

Nous sommes maraîchers à Blagnac d'abord au village, puis dans les ramiers à partir de 1970 où notre principale culture est maintenant la salade (environ 15 ha). Nous sommes aussi céréaliers sur d'autres terres à Aussonne où nous produisons principalement du maïs, du blé. Nous y avons également implanté une serre maraîchère en 2003.

- Où vendez- vous vos produits ? À qui ?

Les légumes frais sont vendus à différents acheteurs au marché gare comme indiqué plus haut et livrés dans une grande surface. Nous utilisons 3 camions pour les livraisons dont 2 frigorifiques.

Depuis 2 ans, Marc, mon fils, a débuté une nouvelle sorte de conditionnement, parrainé par un label national (Charte Tradition Maraîchère). Cette charte est associée à un produit haut de gamme en qualité et fraîcheur et livrée quotidiennement en grande surface ou épiceries, dans des caissettes spécifiques récupérables.

On reconnaît ces produits car ils sont mieux conditionnés, dans des caissettes plastiques spécifiques (jaunes et vertes). Elles sont réutilisables, contrairement aux caissettes bois utilisées au marché gare, et qui sont à emballage perdu.

- Est-ce que le métier d'agriculteur a de l'avenir ?

En général ? À Blagnac ?

La région autour de Toulouse ne fournit au maximum que 40% de la consommation nécessaire à Midi Pyrénées, pour les produits frais. Ce métier a donc de l'avenir grâce au nombre croissant de consommateurs et à la proximité de l'agglomération pour les blagnacais, ce qui permet d'éviter des déplacements pour faire venir les produits d'autres régions ou pays et de fournir des produits plus frais. Mais l'urbanisation grandissante provoque une diminution des terres agricoles à Blagnac, il ne restera bientôt plus que les derniers terrains inondables des ramiers.

Propos recueillis par Christian LABORIE

Crédit photographique : Christian LABORIE

LA ROUTE DE GRENADE

Dans une délibération du conseil général de la paroisse de Blagnac, le 20 mars 1778, Achille Durand, premier consul, déclare que « le diocèse a fait faire un chemin royal de Toulouse à Grenade ». Il ajoute que pour cela « certains champs ont été pris à la Table de l'Oeuvre de Notre-Dame de l'église de Blagnac ».

L'indemnité due aux marguilliers de cette œuvre s'élevant à 125 livres 1sol 11 deniers, est entre les mains du Receveur des tailles, M. Fournier. Les consuls donnent « pouvoir » aux marguilliers, Arnaud Guimbaud et Jean Bégué, de « retirer les fonds ».

Le 6 août 1779, les marguilliers n'ont pas placé « en rentes » la somme reçue comme l'a demandé « l'assemblée de la communauté ». Ils auraient, au contraire, l'intention de s'en servir pour la décoration d'un autel.

Le 6 mars 1780, la question est remise à l'ordre du jour. Les marguilliers et le « Sieur Curé » sont « de nouveau sommés de se rendre chez le notaire du lieu pour consentir conjointement avec Messieurs les Consuls acte de constitution de rente... ».

Grâce à ce différend, nous apprenons que la route de Toulouse à Grenade est en train d'être réalisée et traverse le territoire blagnacais.

A cette époque et surtout depuis 1764, dans la Province du Languedoc et en particulier dans le diocèse de Toulouse, sont construites les grandes voies dites de première catégorie qui relient Toulouse à Paris, Montpellier, Bordeaux, Bayonne et celles de seconde catégorie jusqu'à Saint-Gaudens ou le Bas Languedoc par Castres ou Saint Pons. Le financement des premières revient à la Province, les autres à la Sénéchaussée. Restent celles de la troisième catégorie qui unissent deux points d'un même diocèse. L'archevêque de Loménie de Brienne, arrivé à Toulouse en 1763, va s'y consacrer. M. Georges Frêche le qualifie « de grand perceur de routes, digne pendant toulousain de l'intendant d'Étigny ».*

*Antoine MÉGRET D'ÉTIGNY (1720-1767) : Intendant d'Auch et de Pau, crée des routes, favorise le commerce, fait construire la plupart des monuments de la ville d'Auch...

En effet, en administrateur avisé, cet archevêque, de 1764 à 1789, fait construire des routes pour relier Toulouse à de nombreuses localités : Auterive, Lévis, Fronton... et, en ce qui nous concerne, Grenade qui était alors un port important sur la Garonne.

Les frais sont couverts presque entièrement par des emprunts consentis par le diocèse auxquels s'ajoutent ceux des communautés riveraines après avoir été acceptés par l'intendant.

Monsieur Georges Frêche fournit des renseignements sur cette route de Grenade inexistantes, du moins à notre connaissance, dans les archives municipales.

En 1782, grâce aux communautés « sont réunies 15 000 livres pour le chemin de Toulouse à Grenade » (nous ignorons dans quelle mesure Blagnac a participé) dont « le coût total s'élève à 129 826 livres ». La construction de cette nouvelle route « longue de 5750 toises (une toise vaut 1,949 m) » commencée vers 1776, « s'achève en 1784 ».

Cette route rectiligne, évitant les villages, remplace l'ancien chemin de Toulouse à Grenade qui, à partir du Touch, suivait dans Blagnac les rues de Malard, des Mines et le Vieux chemin de Grenade dont le nom parle de lui-même.

M. Georges Frêche remarque que ces chantiers ont, en « l'absence de procédés mécaniques », employé de nombreux ouvriers et « sauvé de la misère 2 à 3 % de la population totale » grâce « aux ateliers de charité » bien « moins impopulaires que la corvée obligatoire pour tous les riverains... ».

Le diocèse soutient et apporte son crédit aux travaux locaux de raccordement à ces nouvelles voies. En mars 1787, le Sieur Lannes, premier consul de Blagnac, se réjouit que « la communauté profitant des encouragements accordés par le diocèse a entrepris la réparation et le gravelage des chemins

d'embranchement ou de communication avec les routes voisines » tel celui qui « tend du port à la route de Grenade » (actuellement rue Lucien Servanty) ou « celui qui aboutit à la même route par Coucourou » (aujourd'hui rue Pasteur).

Ce même diocèse favorise la construction de nouvelles voies dont l'utilité se limite essentiellement à une seule communauté. À Blagnac, « le chemin tendant du village au port ou passage de la rivière Garonne », réalisé peu avant 1789, est un bon exemple. Appelé aujourd'hui avenue du Général Compans **, il suit une ligne droite et évite le détour par l'actuelle rue du 11 novembre 1918, comme cela se pratiquait avant son percement.

En décembre 1789, les riverains de ce chemin s'estiment mal indemnisés et sont prêts à aller en justice. Les consuls admettent que « ces réclamations paraissent justes » et décident « pour éviter tout procès (...) de faire procéder à une nouvelle estimation par deux experts », l'un, Sieur Cazeneuve, nommé par eux, l'autre par les propriétaires qui « se croient lésés ».

Ces derniers évaluent à 2554 livres « les dommages dus à raison du terrain pris pour le nouvel emplacement d'une partie du chemin tendant du présent lieu vers Toulouse ». Cette somme, apparemment, satisfait les riverains.

Si Blagnac a de nouveaux chemins « sûrs et commodes » qui facilitent le transport des céréales, du bois... et en diminuent le coût, les autres communautés également. Comme l'écrit Monsieur Georges Frêche, toute la Province « se dote d'un réseau dense et coordonné, unissant sans discontinuité chaque village aux routes diocésaines, puis aux grands axes provinciaux », réseau encore utilisé aujourd'hui avec les aménagements nécessaires à notre époque.

Suzanne BERET

**Au XIX^e siècle, ce chemin s'appelle « chemin de Toulouse à Blagnac », en 1936 « chemin 115 bis ». Nous ne connaissons pas l'année où il prend le nom du Général Compans. Nous avons trouvé cette dénomination pour la première fois dans des documents de 1943 ; donc elle a été donnée entre 1936 (date du dernier recensement avant la Seconde Guerre mondiale) et 1943.

Au cours d'autres recherches, peut-être nos connaissances seront plus précises. Dans ce cas, nous vous en ferons part.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

Archives municipales de Blagnac
Série D : 1D7 – 1D8

Frêche (Georges), « Toulouse et la région Midi-Pyrénées au siècle des Lumières, (vers 1670- 1789) » Editions Cujas, 1974

LE PONT D'ASTRE

Le texte suivant a été écrit par un Blagnacais malheureusement décédé.

Nous n'avons pas eu l'opportunité de le faire paraître dans la revue. Aujourd'hui, il trouve tout naturellement sa place après le précédent article.

Ce texte donne une idée de l'aspect de la route de Grenade dans les années 50.

À cette date, il est encore courant d'employer la dénomination « pont d'Astre ».



Le pont d'Astre

Comme le fait remarquer l'auteur, les « Astre » étaient propriétaires de terrains à cet endroit (d'une vigne en particulier) ainsi que d'autres dispersés dans Blagnac.

Philippe Astre figure dans le compoix de 1740, il possède une maison rue de la Croix Blanche avec logement pour le métayer, mais habite Toulouse où il occupe la fonction de Procureur au Parlement. Son fils, Amans, hérite de cette charge et durant la période pré-révolutionnaire représente, en tant que Syndic, les Bientenants forains dans les assemblées de la paroisse de Blagnac.

« La route de Grenade (D2) à proximité du rond-point du Buxtehude, franchit « le Riou » sur un pont maçonné en briques. Pour les anciens de Blagnac, ce pont est le « pont d'Astre » nom du propriétaire (M. Astre) de la parcelle qui longeait, côté sud, le ruisseau, à l'époque de l'édification de l'ouvrage, vers la fin du XVIII^e siècle.

Cette appellation s'étendait aux terres avoisinantes. On disait : Untel possède une parcelle au pont d'astre.

Avant l'aménagement du rond-point de Buxtehude et la création du chemin de Naudin, ce pont était encadré d'énormes platanes, des ronciers recouvraient les accotements jusqu'au fond du ruisseau, la largeur de la route entre les parapets était réduite, et présentait un certain dénivellement. De la métairie de M. Bosc (actuellement boulangerie au feu de bois) à Seilh, pas une seule construction, en bordure de cette voie peu fréquentée, pas de lumières en vue (pas d'électrification dans le Nord de la commune). Passer sur ce pont la nuit « isolé de tout », par un temps sombre donnait une certaine « appréhension », les gros fûts des platanes, le rétrécissement de la route, la dénivellation, faisant un « trou noir » en ce lieu, donnaient une certaine crainte d'insécurité.

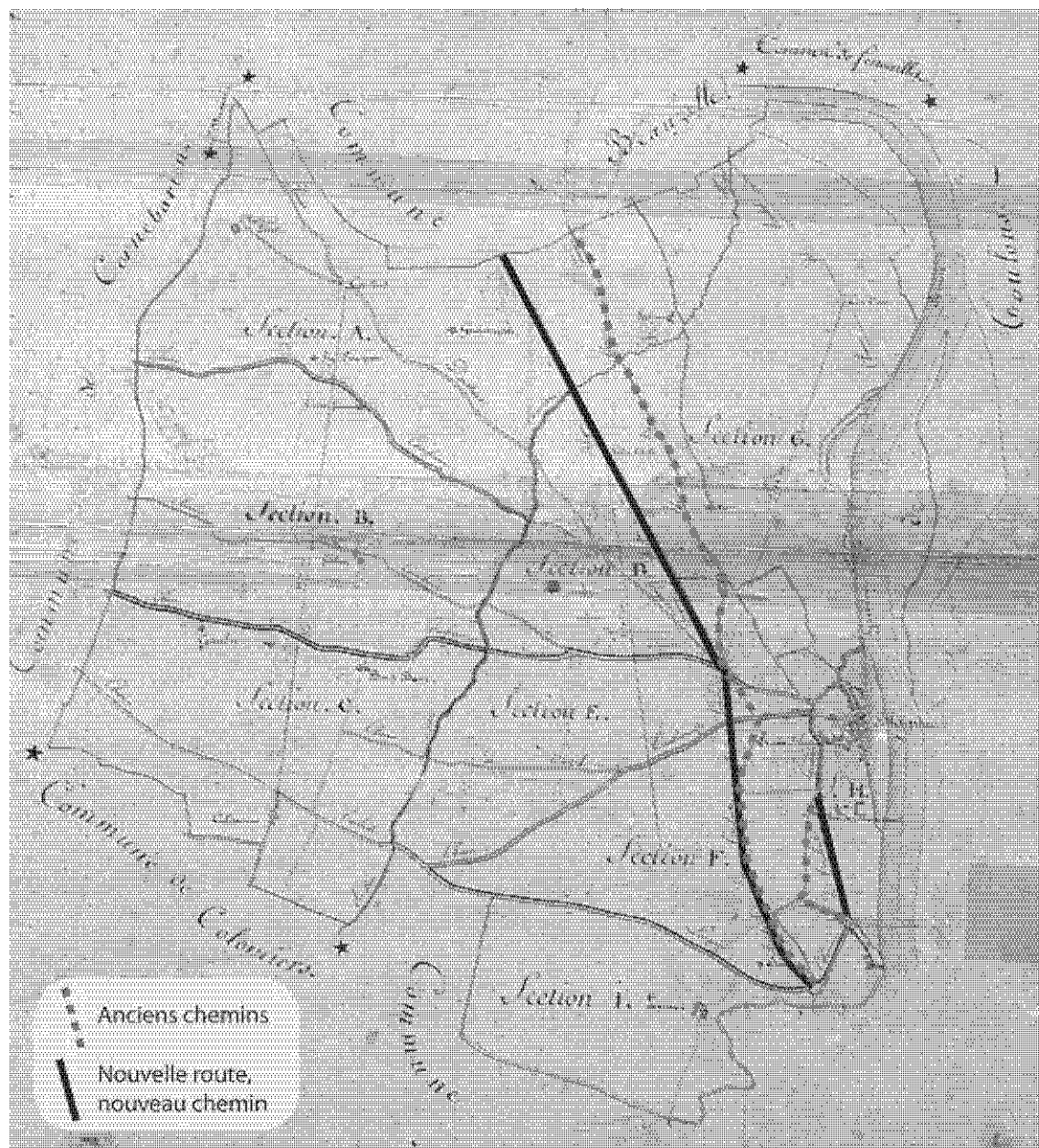
Le fouillis végétal, l'isolement du lieu, servait parfois de dépotoir, à des cadavres d'animaux balancés dans le ruisseau. Une odeur pestilentielle, venait s'ajouter à l'odeur quasi permanente venant de l'usine d'équarrissage de chez Granier.

Toutefois, le « Pont d'Astre », pouvait présenter une face plus attrayante.

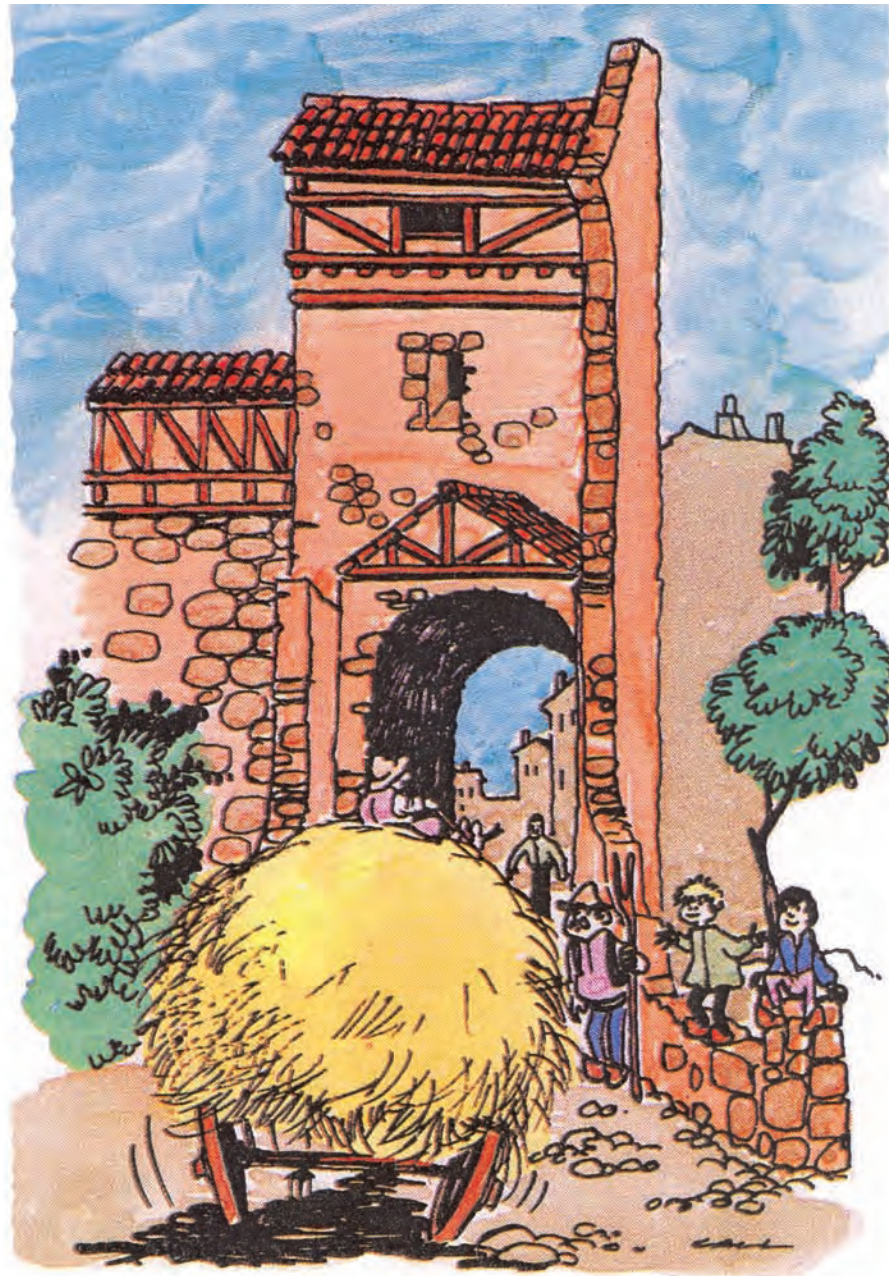
Sur ce long ruban, rectiligne, c'était un point de repère, pour des rencontres entre de jeunes gens.

René DINSE

Nota : un repère en fonte du Nivellement Général de France, donnant l'altitude du lieu, était scellé dans le parapet du pont. Ce repère a disparu à la suite des remaniements successifs des parapets. C'est dommage. »



Plan de 1809 (A.M. Blagnac)



La porte de Grenade - dessin de Call